



# CHAPRON

HERVÉ

VOYAGE DANS L'HISTOIRE  
DE LA PROTECTION SOCIALE







**VOYAGE DANS  
L'HISTOIRE DE LA  
PROTECTION SOCIALE**



HERVÉ CHAPRON

VOYAGE DANS  
L'HISTOIRE DE LA  
PROTECTION SOCIALE

3 NOUVELLES

CERCLE DE RECHERCHE ET D'ANALYSE  
SUR LA PROTECTION SOCIALE





**AVIS AU LECTEUR**

Avec cette nouvelle – *Résistances* – se termine la trilogie commencée en 2020 par *L'imprévu n'existe pas* et poursuivie en 2021 par *Son chemin de Damas*.

Ces trois textes n'ont pour ambition que de sensibiliser le lecteur à cette formidable invention qu'à la Libération des hommes et des femmes ont imaginée pour des « jours heureux ». Si en droit chacun peut refuser un héritage, celui-ci ne peut pas se refuser. C'est un don qui nous est fait par des visionnaires qui ont su dépasser, au risque de leur vie, des heures noires, une horreur institutionnalisée. À ce titre, mais à bien d'autres également, c'est la tâche de chacun d'entretenir cet héritage. C'est un devoir de citoyenneté. Pourtant, comme les intempéries sur un monument, le temps semble éroder jour après jour les fondations de ce patrimoine collectif. Chacun s'émeut de voir Venise s'enfoncer dans la lagune, mais personne ne s'inquiète devant la lente dénaturation de la Protection sociale. Désormais en péril dans l'indifférence générale, n'ayant jamais été l'objet d'un débat en tant que tel lors

des campagnes présidentielles, pour autant marqueur de notre société, les principes qui ont prévalu à sa création se troublent devant la pression d'une société qui croit de moins en moins à la valeur travail.

*Avec Résistances*, si l'Histoire de la Protection sociale est respectée dans sa chronologie, la vie de Jeanne Hairaissa pour les besoins romanesques du récit est pour le moins fantaisiste. Pas besoin d'être un universitaire reconnu pour savoir qu'il n'est pas possible de faire Khâgne, Hypokhâgne, École normale en une seule année. Là n'est pas l'essentiel. Chacun comprendra que le personnage principal est bel et bien la Protection sociale !

Si « l'avenir n'est pas ce qui va arriver, mais ce que nous allons faire<sup>1</sup> », alors point d'hésitation. Travaillons tous comme Jeanne

<sup>1</sup> Bergson.

*Hervé Chapron*

**Hairaissa pour que la Protection sociale reste  
à jamais une idée d'avenir !**





# *RÉSISTANCES*

HERVÉ CHAPRON







# RÉSISTANCES



HERVÉ CHAPRON

# RÉSISTANCES

NOUVELLE

CERCLE DE RECHERCHE ET D'ANALYSE  
SUR LA PROTECTION SOCIALE



*FB : Bro, y a jamais de femmes  
dans tes nouvelles...*

*HC : Tu crois ? ...Ah bon!*

*Hervé Chapron*  
*Voyage dans l'histoire de la Protection sociale*

**DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
JEANNE HAIRESSA**

*À L'ACADÉMIE FRANÇAISE*

**PAR  
FRANÇOIS HAIRÉMIE**

**Paris, Quai Conti**

**Le 1<sup>er</sup> avril 2022**

*Hervé Chapron*  
*Voyage dans l'histoire de la Protection sociale*



*« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent,  
Ceux dont un dessein ferme  
emplit l'âme et le front. »*

**Victor Hugo, Les Châtiments**

*Hervé Chapron*  
*Voyage dans l'histoire de la Protection sociale*

Madame,

Vous me permettez d'exprimer avant tout autre propos mon étonnement! Non pas d'avoir prononcé ce mot que notre regretté collègue à l'esprit facétieux – je veux parler de Jean d'O<sup>1</sup> – qualifiait « d'inouï et de prodigieusement singulier » en recevant la

<sup>1</sup>Réponse de M. Jean d'Ormesson au discours de Madame Marguerite Yourcenar 22 janvier 1981.

première femme appelée sous cette imposante coupole à la capacité folle de transformer l'Humain en Immortel. Vous êtes aujourd'hui la onzième femme à qui cette apostrophe est adressée par notre compagnie. Cet étonnement serait de toute évidence sans fondement.

En effet, après des siècles de cécité, par un heureux retournement par lequel seule Clio transcende notre humble condition, vos futurs collègues, et à n'en pas douter amis pour toujours, ont découvert presque par inadvertance que le genre humain pouvait se décliner également au féminin. Que cet habit vert que vous portez aujourd'hui, Madame, pour la première fois, avec l'élégance de la Parisienne que vous êtes et la distinction des beaux esprits que vous incarnez, pouvait également seoir à des femmes. Qui l'eût imaginé? Personne! Vos bientôt collè-

gues ont soudainement pris conscience avec force et vigueur que la Femme est l'avenir de l'Homme comme le déclamait depuis fort longtemps le poète<sup>2</sup>. « Une révolte? Non, sire, une révolution! » Depuis lors, avec beaucoup d'efforts, de persévérance de même nature que ceux avec lesquels nous sommes devenus des forts en thème, et à force de versions latines et de traductions grecques, avec ce même bonheur d'ouvrir nos Gaffiot ou Bailly, celui de la découverte, nous nous sommes habitués, Mesdames, à votre présence. Il est d'ailleurs fort à parier qu'elle est en passe de nous devenir indispensable. Alors, Madame, n'ayez pas peur, votre place est bien parmi nous, n'en doutez pas!

Étonnement cependant!

<sup>2</sup>Louis Aragon.

Si aujourd'hui les portes de cette Académie vous sont donc ouvertes, d'abord au sens propre, c'est que monsieur le président de la République, notre protecteur, a voulu honorer de sa présence cette séance solennelle au cours de laquelle notre Institution qui a traversé la farandole des siècles, enjambé tant de révolutions, accueilli tant de gloires, reçoit pour la première fois quelqu'un – notre dictionnaire n'a pas encore reconnu l'expression quelqu'une ! Ne désespérons pas pour autant ! – qui a consacré sa vie à cette exception française, ce patrimoine commun, consubstantiel à notre Pacte républicain, je veux dire la Protection sociale. Ces portes vous sont également ouvertes au sens figuré puisqu'en transformant votre vie en un combat humaniste, au service d'une idée trop souvent, bien trop souvent considérée encore aujourd'hui comme saugrenue pour certains, néfaste pour bien d'autres, vous avez rejoint

ce que l'Humanité compte de démiurges. Voilà la cause de mon étonnement. La seule cause de mon étonnement ! Je vous prie, Madame, d'en être intimement persuadée. Car ce combat, répétons-le, humaniste, est tout aussi « inouï et tout aussi prodigieusement singulier » ! Un combat pour cette idée pas toujours bien comprise, encore moins acceptée, attaquée sans relâche par les puissances de l'argent agissant sous le costume du libéralisme, paradoxalement au nom de la Liberté. Une lutte quotidienne qui transformera à petits bruits, progressivement, la vie de millions de nos compatriotes : la Protection sociale serait une idée d'avenir ! Étonnant, non<sup>3</sup>... aurait dit le bouffon du roi !

Ce n'est un secret pour personne, au mot révolution, nous préférons celui de pionnier. L'éphémère n'est pas notre monde, l'instant

<sup>3</sup> Pierre Desproges.

notre spectre de réflexion. Loin s'en faut ! Ici, point de fougades, de mouvements d'humeur encore moins de versatilité ! Notre bon plaisir est d'échanger paisiblement avec Louis Pasteur, Ernest Lavisse, Claude Lévi-Strauss ou Georges Dumézil et bien d'autres encore. Avec désormais toutes celles et depuis toujours avec tous ceux qui forment à travers leurs écrits, leurs inventions conceptuelles, leurs innovations structurelles, une chaîne d'union pour une exigence de l'Esprit. Notre raison d'être, vous le savez bien, Madame, est la pérennité d'une certaine idée de la culture française par la défense de notre langue, cette langue à nulle autre pareille qui « trouve sa liberté dans les contraintes<sup>4</sup> ». N'oublions jamais que chacun habite non pas un pays, mais une langue. Vous allez, à partir de cet instant, vous inscrire irrévocablement dans une perspective éternelle afin d'enrichir cette

<sup>4</sup>Henry de Montherlant.



conversation sans fin, alimentée désormais à la fois de votre savoir et de votre expérience pour cet échange intemporel légèrement suranné, mais paradoxalement tellement moderne, nourri de ce que tout l'esprit universel, mais bien français, a pu produire à travers ce qu'il y a de plus original, de plus paradoxal et de plus inattendu.

Vous êtes née pas très loin de ce quai Conti, sur lequel notre compagnie a élu domicile. La Seine a été votre premier horizon, le premier d'une longue série qui, comme les étapes d'un « grand tour », a jalonné votre vie. Si c'est dans un de ces magnifiques immeubles qui se dressent de part et d'autre d'avenues soigneusement rectilignes, dont il émane un discret parfum de contentement de soi, c'est plus banalement dans une loge de concierge, aussi exigüe que les appartements sont spacieux, que votre mère

vous a donné la vie. Vos parents, issus l'un et l'autre d'Europe centrale, ont eu très tôt, d'abord le pressentiment puis très vite la certitude que la foudre allait choisir son terrain de prédilection dans ces territoires appelés communément les Balkans. Jupiter ne les aura pas trompés ! Ils partirent vers un meilleur improbable, certainement façonné par leurs rêves qui constituaient leurs seules richesses. L'Allemagne et sa république de Weimar leur semblaient une terre d'asile accueillante. Votre père n'était-il pas grand lecteur des romantiques allemands et votre mère violoniste à ses heures ne chérissait-elle pas les œuvres de Telemann, ayant une profonde attirance pour la période baroque ? Vous avouerez plus tard, comme une petite fille prise en flagrant délit, que le piano aura été dans votre combat une source inépuisable de délassement et de réconfort.

Pour l'heure, en France, monsieur Blum trouve que monsieur Hitler n'est pas dangereux. Vos parents, après cette nuit des Longs Couteaux, prémisses à tant de drames, sont contraints de reprendre leur déchirante et épuisante pérégrination. Cette fois, ce sera pour le pays des Lumières, celui de Voltaire et de Montesquieu. Que pouvait-il se passer de dramatique dans ce pays qui avait apporté non seulement à l'Europe, mais au Monde, la Liberté!

Votre mère sera donc concierge et votre père ouvrira de l'autre côté de la Seine une échoppe de tissus qu'il baptisera, aussi surprenant qu'il puisse nous apparaître aujourd'hui, *À l'avenir joyeux*. C'est dire que vous avez baigné depuis vos premiers cris dans une volonté farouche d'optimisme.

Vous êtes une enfant espiègle qui dévore encyclopédies, atlas, livres et partitions de piano que vous connaissez parfaitement lorsque chaque soir vous allez, deux étages plus haut, chez votre amie d'école puis d'enfance, aujourd'hui encore ici à vos côtés, pour les interpréter. Très vite, vos instituteurs détectent en vous une appétence aux études, un caractère bien trempé et un humour froid qui déstabilisera plus tard nombre de vos contradicteurs. Contrairement à votre père, vous ne traverserez pas la Seine, vous vous contenterez, dès votre communale achevée, de la suivre pour ensuite monter la colline Sainte-Genève. Vous recevrez pour votre entrée en sixième un vélo, prix de multiples privations pour vos parents et c'est sur ce cheval de fer des plus simples que vous vous rendrez chaque matin au lycée Henri IV, non encore rebaptisé H4, temple de l'excellence républicaine qui vous a admise en son sein

le plus naturellement possible au vu de votre potentiel.

Ah, ce vélo ! Pierre Michaux, ce Barisien oublié depuis longtemps par tous les utilisateurs de son invention, allait vous faire passer de l'adolescence à l'âge adulte, aussi étonnamment que cela puisse paraître. En classe de troisième, votre professeur de latin, ce normalien formé par Lucien Herr, persuadé d'avoir comme élève un élément d'exception suivant l'expression de l'époque, vous chaperonne et pense déjà à vous présenter au concours général, dont vous serez lauréate, lorsque vous serez en classe de première. C'est à l'occasion de la remise de votre prix par notre future collègue Jacqueline de Romilly que vos parents se retrouveront dans l'amphithéâtre le plus prestigieux de notre université. À l'issue de la cérémonie, votre père, empreint d'une

fierté rayonnante et compréhensible pour sa fille, vous dira en forme de remerciement : « je me sens terriblement français ».

La France est entrée dans la nuit. Paris n'est plus la Ville Lumière, mais celle du bruit de bottes. Des privations, des contrôles à tout va. Des tickets de rationnement et des dénonciations. La presse muselée, la liste Otto rageusement appliquée. Les rutabagas apparaissent au menu ! Nous voilà avec cette guerre comme avec toutes les autres, « dans l'éclipse de toutes les choses de l'esprit<sup>5</sup> ». L'occupant est là, chez lui, voulant asservir notre pays avec des moyens de triste mémoire. On décapitait les Français à la hache<sup>6</sup>. Votre professeur est membre du réseau du musée de l'Homme, cette nébuleuse composée

<sup>5</sup> André Breton.

<sup>6</sup>Louis Aragon. Presse clandestine. Juillet 1943. « Une Française décapitée à la hache ».

d'intellectuels qui, dès juin 1940, refuse l'asservissement. Comment la jeune fille aux jupes bleu marine et aux socquettes blanches va devenir un agent de liaison, vous-même, bien plus tard, avouerez ne pas vous en souvenir, ni des causes, ni des circonstances. L'appel de la conscience, de la citoyenneté, le sens du devoir ne s'apprennent pas, ils se ressentent et on s'y soumet... ! « Vous êtes jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années. » Vous aviez l'âge de Mathurin Henrio<sup>7</sup>. Voilà Rodrigue en jupons ! Toujours est-il qu'avec votre vélo, grâce à votre vélo, cette machine devenue arme de guerre, vous sillonnez Paris, transportant dans le cadre de cette Rossinante ici un plan, là un relevé de décision sans pour autant connaître le patronyme des destinataires. Qui pourrait se douter que

<sup>7</sup> Mathurin Henrio. Plus jeune Compagnon de la Libération. 14 ans. Mort pour la France.

cette jeune fille, à peine sortie de l'enfance, à l'innocence souriante, aux mèches rebelles et au regard lumineux, a rejoint cette armée des ombres à l'exemplarité historique. C'est ainsi que, sans le savoir, à 14 ans, vous étiez aux côtés de Jean Paulhan, de Germaine Tillion, de Pierre Brossolette et de bien d'autres, sans les connaître, mais tout en communion... Si l'Histoire ne convoque que les âmes bien nées, vous en êtes, Madame, la preuve vivante. Vous avez fait et bien fait dans « des temps où il est impossible de bien faire<sup>8</sup> ».

De cette période, de ces randonnées anxieuses, de ces peurs des petits matins<sup>9</sup>, vous n'en parlerez jamais. Non pas que vous vouliez occulter l'Histoire et oublier votre histoire. Vous êtes trop nourrie d'idéaux

<sup>8</sup> Cardinal de Retz.

<sup>9</sup> Pierre de Bénouville. *Le sacrifice du matin*. La Palatine. Genève. 1945.



républicains, trop citoyenne pour plonger corps et âme dans ce tunnel sans issue. Mais quant à tirer une quelconque fierté de ce que vous considérez comme des « petits faits » de jeunesse, somme toute à vos yeux banals, vous n'y avez jamais succombé. Avec l'inconscience de la jeunesse et la détermination que confèrent les causes justes, vous avez « participé » ... Et une fois le devoir achevé, vous êtes passée à autre chose sans autre forme ni état d'âme. Depuis toujours, depuis la fin de ce que vous appelez aujourd'hui l'épreuve et qu'il vous arrive de qualifier de terrible, vous ne goûtez en rien le plaisir affiché, voire ostentatoire, de celles et ceux – plus souvent ceux d'ailleurs – qui portent leurs faits d'armes bien trop souvent fantasmés en bandoulière. « Les vrais, eux, sont toujours discrets... » ! Participer à des commémorations, adhérer à des associations d'anciens, vous n'y avez jamais pensé. Non

pas que vous aimiez vous réfugier dans une solitude que d'aucuns pourraient qualifier, de façon péremptoire, de hautaine, non pas que vous considériez le témoignage comme un acte vain, bien au contraire. Vous êtes persuadée, comme Germaine Tillion – votre sœur inconnue de compagnonnage – que « le témoignage est un combat<sup>10</sup> ». Un devoir absolu. Une impérieuse nécessité pour une espérance de dignité. Vous avez préféré le devoir de mémoire à la Lucie Aubrac<sup>11</sup> qui, avec « son Raymond<sup>12</sup> », allait inlassablement de collèges en lycées, parler des leçons de l'Histoire, de cette lutte pour la liberté, de ce refus d'un monde « sans pourquoi »

<sup>10</sup> Jean Lacouture. *Germaine Tillion. Le témoignage est un combat*. Seuil. 2000.

<sup>11</sup> Lucie Aubrac. *Ils partiront dans l'ivresse*. Seuil. 1984.

<sup>12</sup> Raymond Aubrac. *Où la mémoire s'attarde*. Éditions Odile Jacob. 1996.

que des barbares avaient voulu à travers une vision démoniaque imposer.

Tout juste le baccalauréat en poche – une formalité – vous participez à la fin d’un été d’espérance, à la libération de Paris. « Un million d’Allemands comptaient bien peu en face de l’hostilité de tout un peuple<sup>13</sup> » ! Vous avez vaincu « à force de croire que la France était invincible<sup>14</sup> ». Il en fut fini de cette « honteuse capitale allemande de la France<sup>15</sup> ». Paris redevint Paris. Vos parents découvriront alors votre passé de résistante, ce qui vous vaudra une sérieuse algarade, la seule que vous ayez reçue d’eux, tétanisés rétrospectivement qu’ils étaient par vos faits d’armes.

<sup>13</sup> Gambetta. 1871.

<sup>14</sup> Louis Blanc. 1793.

<sup>15</sup> Henri Michel. *Paris résistant*. Albin Michel. 1982.

Sont-ce ces événements qui vont déterminer le choix que vous fîtes en entrant en classe préparatoire ? Khâgne, Hypokhâgne, École normale, agrégation d'Histoire avec ce classement inédit pour une femme : major !

Si absorbée que vous êtes par vos études, le temps libre se réduisant à la portion congrue, vous ne pouvez toutefois vous détacher de cette histoire immédiate, qui sous vos yeux se déroule à une vitesse vertigineuse, avec l'ivresse des bâtisseurs. À n'en pas douter, vous vivez là des années déterminantes. Votre destin se forge dans ce climat mi-révolutionnaire en ce qu'il veut créer un monde nouveau, mi-institutionnel puisque comme le dira quelque temps plus tard un père de l'Europe, « rien ne se fait sans organisation, rien ne se fait sans institutions<sup>16</sup> ». Et vous

<sup>16</sup>Jean Monet.

savez Madame, mieux que quiconque, que « l'Institution construit l'ordre social<sup>17</sup> » !

L'Histoire ! Vous l'aimez comme seuls les déracinés peuvent l'aimer. Vous l'avez étudiée, vous vous en êtes nourrie. Vous avez participé à son écriture sans pour autant ressentir le vertige de la page blanche. Alors, quand vous entendez cette idée hallucinée de la déconstruire, lorsque vous voyez, consternée, atterrée, ces images de déboulonnages de statues, c'est un combat dans votre combat que vous allez mener. Votre plume, dont chacun connaît la férocité, devient l'arme de la combattante. Au vélo succède le stylo ! Un *J'accuse* est en gestation. Votre essai en aura la force. Il sera inspiré du même souffle, celui d'une France éternelle qui ne peut s'appréhender qu'à travers un ordre juste, celui

<sup>17</sup> Claude Lévi-Strauss. Discours de réception à l'Académie française. 27 juin 1974.

de la République convoquant avec elle son patrimoine, ses principes et surtout ses valeurs. Il aura un retentissement considérable. « Déboulonner Colbert, c'est déboulonner la Protection sociale<sup>18</sup> ». Votre conclusion fait mouche. Incisive, cinglante, sans appel. Elle aura l'effet d'une bombe à neutrons. Elle parle au peuple de France et particulièrement aux plus défavorisés. S'attaquer à la Protection sociale, c'est dans votre esprit, Madame, et désormais dans celui de chaque authentique citoyen, s'attaquer à notre Pacte républicain. Oui, tout simplement, à l'unité de la Nation !

Avec vous, l'Histoire n'est jamais bien loin. Je vous cite : « C'est parce qu'il fallait s'assurer la disponibilité d'équipages aguerris que

<sup>18</sup> Jeanne Hairessa. *Déboulonner Colbert, c'est déboulonner la Protection sociale*. Les Nouvelles Éditions de la clé à molette. 2021. Épuisé.

Colbert, voulant garantir à son roi une marine capable de s'opposer à celle des Hollandais, incita à la création d'une "caisse" mutuelle pour subvenir aux besoins des marins et de leurs familles, entre deux embarquements. Colbert, père de la Protection sociale, inventait jusqu'aux cotisations ouvrières et patronales ! Le modèle a prospéré. Mieux, il a été sublimé... Avant Bismarck, avant Beveridge, avant le Conseil national de la Résistance, il y avait donc Colbert<sup>19</sup>. »

Vous n'étiez pas entrée dans notre compagnie que vous en maîtrisiez déjà la philosophie, rejoignant notre secrétaire perpétuelle, madame Hélène Carrère d'Encausse, qui, avec son expérience vécue de l'Histoire, sa sagesse reconnue et son esprit critique acéré, s'exprimait ainsi : « Je dénonce cette politique

<sup>19</sup> Michel Monier, Hervé Chapron. « Avec le paritarisme, c'est Colbert qu'il faut assassiner ». *Les Échos*. 17 avril 2019.

« systématique de dégommer les statues? Si on commence à enlever les génies, où va-t-on?... »

Dans ce pays désormais en ruine, dépourvu d'infrastructures, épuisé par tant de souffrances, certains oublient sans vergogne ses valeurs ancestrales. Avant même que la paix ne soit officiellement proclamée, une autre guerre germe. Cette fois, elle sera civile. Une guerre dans la guerre. À coups de règlements de comptes et de femmes tondues, de procès expéditifs et d'épuration sauvage. Éluard exprimera par des regrets sublimés la douleur pongitive qui vous envahira :

*« Comprenne qui voudra  
Moi mon remords ce fut  
La malheureuse qui resta  
Sur le pavé*



*La victime raisonnable  
À la robe déchirée  
Au regard d'enfant perdue  
Découronnée défigurée  
Celle qui ressemble aux morts  
Qui sont morts pour être aimés »*

Vos idéaux chavirent un temps – tout ça pour ça ! – mais, au final, les événements les renforceront. Pouvions-nous en douter ?

Lorsqu'en 1943, sur votre vélo, vous étiez agent de liaison, que vous empruntiez la rue du Four, vous n'imaginiez pas qu'à cet endroit, au numéro 47 précisément, des Français de toute origine et de tout milieu social se rencontraient pour imaginer les bases d'un État moderne auquel vous alliez, pendant votre vie durant, non seulement participer, mais plus encore en devenir une figure de

proue. Il aura fallu à peine un an au général de Gaulle pour créer un organisme pluraliste unifiant les différents mouvements de la résistance intérieure. Le Conseil national de la Résistance sera constitué, dans cette rue du Four, le 27 mai 1943, et deviendra de facto le « symbole de l'union nationale reconstituée dans la clandestinité... embryon d'une représentation nationale réduite... : l'esprit de Mirabeau est là<sup>20</sup> ! ». La Résistance s'écrira désormais au singulier après avoir été trop longtemps déclinée au pluriel. Ses membres auront alors comme horizon d'écrire l'Histoire en donnant au Social une place incontournable, de dessiner l'architecture d'un monde d'espérance dont ils se sont faits, à travers leur lutte, dépositaires tout comme

<sup>20</sup> François Marcot avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé. *Dictionnaire historique de la Résistance*. 2006. Robert Laffont. Bouquins. « 27 mai 1943 : première réunion du Conseil national de la Résistance ». Claire Andrieu. Page 625.

vous Madame, car dans cette armée il n'y a ni petits ni grands combattants. Il n'y a que des Françaises et des Français courageux jusqu'à l'abnégation. Désormais, le collectif doit balayer l'individualisme, l'espérance et le défaitisme : « le temps a cessé d'être étale<sup>21</sup> ». « Les jours heureux<sup>22</sup> » arrivent ! Voilà votre chemin dès lors tracé, vous ne vous en écarterez jamais. Les difficultés commencent !

Si, à cet instant, vous ignorez encore et ce conseil et ce qu'il représente, c'est avec les États généraux de la Renaissance française qui se réunissent au Trocadéro du 10 au 14 juillet 1945 que votre seconde aventure prend forme. C'est à cet endroit, au Trocadéro où, quelque temps auparavant, un

<sup>21</sup> François Dosse. *La saga des Intellectuels*. Tome 1. Page 17. Gallimard. Juillet 2018.

<sup>22</sup> Une brochure est éditée en mai 1944, pour la zone-sud, avec un titre choisi par Jules Meurillon, alors chef de la propagande-diffusion de Libération : *Les Jours heureux*.

surnommé Max, foulard toujours bien noué autour de son cou, donnait rendez-vous à ses lieutenants clandestins, plus précisément au pied de la statue équestre du Maréchal Foch. Vous prenez alors conscience de la force du vent de l'Histoire. C'est une déflagration qui se prépare.

La volonté d'ancrage au programme du CNR de la future Nation vous apparaît évidente. Avec un vrai bonheur, vous participez à la rédaction des cahiers de doléances. Là encore, vous ne vous trompez pas ! C'est bien dans une perspective historique que se situe ce qu'il est convenu d'appeler la Libération. Mi-révolutionnaire, mi-institutionnelle, disions-nous, oui révolutionnaire à travers ces cahiers de doléances, oui institutionnelle à travers la Constituante puisque les cahiers viendront en alimenter les travaux. D'ailleurs, un de vos compagnons d'armes et pas

des moindres, Henri Frenay, ne déclarerait-il pas qu'il convenait alors d'achever la Révolution française.

Vous vous passionnez désormais pour les débats parlementaires. L'agora démocratique, il est vrai, bouillonne. Vous faites fi des luttes et clivages que les partis politiques ont, pour retrouver leur aura et plus encore leur pouvoir, restaurés avec un cynisme inqualifiable. Vous vous en tenez à la substantifique moelle. Alors que votre origine familiale ne vous incline guère à l'idéologie communiste, vous lisez les discours d'Ambroise Croizat avec une attention de paléontologue. Vous les hisserez au rang d'évangile en matière sociale. Relisons-les un instant : « Il faut en finir avec la souffrance, l'indignité et l'exclusion. Désormais, nous mettrons l'Homme à l'abri du besoin. Nous ferons de la retraite non plus une antichambre de la mort, mais

une nouvelle étape de la vie. » Et encore : « Jamais nous ne tolérerons que ne soit renié un seul des avantages de la Sécurité sociale. Nous défendrons à en mourir et avec la dernière énergie, cette loi humaine et de progrès<sup>23</sup> ... »

En effet, ce pays dans lequel les restrictions alimentaires ont succédé à d'autres restrictions alimentaires, non seulement invente le social, mais le met en majesté. Face aux aléas de la vie, aux peurs du lendemain, à l'avenir incertain, une organisation naît, « appelée à garantir en toutes circonstances les moyens nécessaires pour assurer à chacun sa subsistance et celle de sa famille dans des conditions décentes ». Cette « utopie concrète » portera le nom de Sécurité sociale et sera mise en œuvre par un homme hors du commun qui

<sup>23</sup> Dernier discours d'Ambroise Croizat à la tribune de l'Assemblée nationale. Octobre 1950.

avait rejoint le général de Gaulle à Londres. Il n'y trouvera là d'ailleurs aucun directeur d'administration centrale ! Pierre Laroque, avec qui vous travaillerez et avec lequel vous rédigerez les ordonnances du 4 octobre 1945, marquera la jeune agrégée que vous êtes tant par sa vision et étonnamment par sa capacité de travail. La Sécu ! Paris a la tour Eiffel, la France aura la Sécu. Comme la tour Eiffel pour Paris, la Sécu est aujourd'hui plus que jamais l'ADN, non seulement de notre système de santé, mais aussi de notre système de Protection sociale.

Puisque nous évoquons l'ADN, retenons bien cette date du 4 octobre. Nous y reviendrons...

Ce travail harassant vous aura permis de collaborer avec des personnalités de la trempe

d'Alexandre Parodi ou de Michel Debré que vous retrouverez lors de la création des CHU.

Nous voilà dans les années cinquante. Profitant de cette expérience unique que vous venez de vivre, vous déposez sans plus attendre, car vous savez qu'« attendre, c'est user sans créer<sup>24</sup> », le sujet d'une thèse de doctorat d'État. « Liberté, Égalité, Fraternité : La Protection sociale ou la naissance du concept de trois en un<sup>25</sup> » dans laquelle vous opposez le concept de « lendemains radieux » à celui « de lendemains apaisés », soutenant par-là que le système de Protection sociale à la française qui naît sous nos yeux est d'abord la traduction du concept de Liberté conçu deux siècles plus tôt par les Lumières. D'où la cotisation pour l'Égalité,

<sup>24</sup> Jean Monet.

<sup>25</sup> Republiée à l'occasion du cinquantenaire de la Sécurité sociale. Éditions du triangle magique.



d'où le principe d'universalisme pour la Fraternité, les deux concepts définissant une Liberté novatrice, celle de « ne plus courber l'échine<sup>26</sup> ». Ah que n'en avez-vous pas choqué des vieilles barbes, des mandarins et autres potentats. Oser croire, oser suggérer que l'Histoire immédiate pouvait faire partie de la grande Histoire. Comment, vous, cette jeune femme, pouviez prétendre soutenir cette thèse et surtout de telles absurdités? N'avaient-ils pas lu, ces professeurs imbus de leur charge, votre maître Lucien Febvre : « Entre l'action et la pensée, il n'est pas de cloison. Il n'est pas de barrière. Il faut que l'Histoire cesse de vous apparaître comme une nécropole endormie, où passent seules des ombres dépouillées de substance. Il faut que, dans le vieux palais silencieux où elle sommeille, vous pénétriez, tout animés de

<sup>26</sup> René Teulade. Ministre des Affaires sociales sous François Mitterrand.

la lutte, tout couverts de la poussière du combat, du sang coagulé du monstre vaincu et qu'ouvrant les fenêtres toutes grandes, ranimant les lumières et rappelant le bruit, vous réveilliez de votre vie à vous, de votre vie chaude et jeune, la vie glacée de la Princesse endormie<sup>27</sup>... » Si Lucien Febvre avait voulu être votre avocat, sa plaidoirie aurait été écrite ! car « le bon historien ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier<sup>28</sup> ».

Votre travail s'ouvre par cette citation de Marcel Aymé : « Tout le monde disait que c'était impossible, un imbécile qui ne le savait pas, l'a fait. » Le ton est donné. Pour sortir de « l'immobilisme académique », vous en sortez ! Vous piochez sans coup férir

<sup>27</sup> Lucien Febvre. *Combats pour l'Histoire*. Armand Colin. 1952.

<sup>28</sup> Marc Bloch. *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Armand Colin. 1949.

dans toutes les sciences sociales, vous usez de la synergie de leur transdisciplinarité avec le bonheur du défricheur et la fausse naïveté du découvreur, et constatant que la France fait sien le concept bismarckien d'assurance sociale, vous prédisez que « la Sécurité sociale fera partie de l'identité de la France et du patrimoine des Français. Qu'elle aura sa place dans notre Histoire, comme dans notre quotidien, qu'elle exprimera notre génie national<sup>29</sup> » ... François-Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Piney-Luxembourg, Maréchal de Luxembourg, poursuivez-vous, plus connu sous l'appellation de "tapissier de Notre-Dame", « aurait pu placer l'étendard de cette exception française en gestation entre les rosaces de l'édifice sacré. » L'université, Dieu merci, n'est pas composée que d'esprits

<sup>29</sup> Agnès Buzyn. Ministre des Solidarités et de la Santé au sein des deux gouvernements d'Édouard Philippe. 50 ans de la Sécurité sociale.

rassis. Votre jury, dans lequel se retrouvent Fernand Braudel, Georges Duby qui nous rejoindront quelques années plus tard et Jacques Le Goff, après vous avoir accordé ses félicitations, mentionnera : « Ce travail fera date dans l'histoire de l'école des Annales. » Je continue de citer vos prédictions : « Le paritarisme connaît ici ses fonts baptismaux. Conçu comme un espace privilégié, original et spécifique de dialogue et de négociation pour instaurer une nouvelle gouvernance au plus près du terrain, il conciliera, à n'en pas douter, ce que certains considèrent comme inconciliable, l'Économique et le Social ! Son périmètre devra, soyons-en persuadés, au fil des ans, devenir le terrain de jeu du dialogue social, bras armé de cette démocratie sociale tant désirée et qui loin d'être un enfant illégitime de la démocratie politique<sup>30</sup> », traduira sans équivoque aucune, la volonté du CNR

<sup>30</sup> Hervé Chapron. Michel Monier. *5 leçons pour penser le Social au XXI<sup>e</sup> siècle*. Éditions du CRAPS. 2020.

« de reconstruire, dans ses libertés traditionnelles, un syndicalisme indépendant, doté de larges pouvoirs dans l'organisation de la vie économique et sociale<sup>31</sup> ». Là encore, vous disséquez avec le laser non encore inventé qu'est votre esprit, la philosophie qui se met en action sous les yeux de millions d'individus dont le destin va radicalement basculer vers précisément « des jours heureux et des lendemains apaisés ». Pensez donc ! En 1945, le taux de mortalité infantile était de 100 pour 1 000, neuf ans après la création de la Sécurité sociale lorsque vous rédigez votre thèse, il était déjà tombé à 30 pour 1 000. Et vous achèverez votre travail par ce mot de Michel-Ange<sup>32</sup> que l'optimisme de votre père n'aurait pas démenti : « Dieu a donné une sœur au souvenir, et il l'a appelée l'espé-

<sup>31</sup> Programme du CNR.

<sup>32</sup> Cité par Jean d'Ormesson. Réponse de M. Jean d'Ormesson au discours de Madame Marguerite Yourcenar 22 janvier 1981.

rance. » Passé, Présent, Futur, la boucle est bouclée...

Des lendemains apaisés, écriviez-vous ! L'Histoire se rebiffe comme une vieille maîtresse. « Monsieur le ministre, le petit bébé de la cité des Coquelicots, à Neuilly-Plaisance, mort de froid dans la nuit du 3 au 4 janvier, pendant le discours où vous refusez les "cités d'urgence", c'est à 14 heures, jeudi 7 janvier, qu'on va l'enterrer. Pensez à lui. Ce serait bien si vous veniez parmi nous à cette heure-là. On n'est pas des gens méchants<sup>33</sup>... » Nous ne sommes pas en 1709, lors de cet « hiver cruel<sup>34</sup> » au cours duquel vin et perdrix gelaient à la table du roi. Nous ne découvrons pas une version inédite des *Misérables*. Nous sommes à Paris en 1954, en France, dans un pays en proie au poujadisme, qui va subir Diên Biên Phu

<sup>33</sup> Lettre ouverte de l'abbé Pierre. *Le Figaro* du 7 janvier 1954.

<sup>34</sup> Voltaire. *Le siècle de Louis XIV*.

et la Toussaint rouge, mais qui voit aussi mademoiselle Chanel rouvrir sa maison de couture. Dans ce pays qui peine toujours à redevenir lui-même, essayant de sortir d'une colonisation sans avenir, une insurrection, celle « de la bonté », prend corps. La mère de famille que vous êtes désormais, l'experte en Protection sociale que vous êtes d'ores et déjà et l'autorité morale que l'on commence à vous reconnaître ne peuvent rester insensibles à la détresse de ces milliers de femmes, hommes et enfants qui souffrent d'un mal, celui de l'inégalité de destin. Qui pourrait entendre cette voix chevrotante énonçant des mots simples, poignants parce que simples, sans émotion : « Mes amis, au secours... Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant-hier, on l'avait expulsée<sup>35</sup>... »

<sup>35</sup> Appel de l'abbé Pierre. 1<sup>er</sup> février 1954.

Là encore, vous faites ce que vous estimez être votre devoir. Vous entrez une fois encore en résistance. Vous vous mettez à votre table de travail et reprenez votre stylo. Ce sera un cri, celui de la désespérance, celui avec lequel on déplace les montagnes selon l'expression populaire. *La vie sans toit n'est pas une vie*<sup>36</sup>, dont le tirage sera supérieur à *Chiens perdus sans collier*<sup>37</sup>, paru la même année, interpelle à plusieurs titres. Vous jetez d'abord votre gant à l'État en citant en exergue de votre ouvrage cette phrase de Charles Dunoyer<sup>38</sup> : « Quand l'État veut faire le bien, il le fait mal. Quand il fait le mal, il le fait bien » et décrivez en premier lieu ce qu'est la vie de souffrances subie par celles et ceux qui vivent dans des bidonvilles à la périphérie de Paris. Vous le

<sup>36</sup> *La vie sans toit*. 1954. Éditions du Parpaing. Épuisé.

<sup>37</sup> Gilbert Cesbron. *Chiens perdus sans collier*. 1954. Éditions Robert Laffont. 3 982 000 exemplaires vendus.

<sup>38</sup> *Économiste libéral*. 1786-1862.



faites en forme de documentaire picaresque avec des accents à la Dickens lorsqu'il campe le Londres d'Oliver Twist et vous évoquez l'horizon de George Orwell dans « la dèche à Paris et à Londres » avec une précision photographique vous autorisant à poser cette redoutable question : pourquoi ce que l'on appelle aujourd'hui l'État-providence est-il encore dans les limbes ? Mais là ne s'arrête pas votre travail. Après ce réquisitoire implacable, vous définissez ce que doit être une politique du logement que vous appréhendez comme un élargissement du spectre de la Protection sociale. Et cette politique du logement que vous suggérez, ce sera celle qui sera mise en œuvre de 1954 par tous les gouvernements successifs jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à la loi du droit opposable au logement qu'étonnamment vous esquissez dans votre dernier chapitre. Résorber d'abord le déficit abyssal, quantitatif de logements par

une production massive et rapide sans pour autant négliger le qualitatif, par le soutien de branches économiques puissantes avec des aides à la pierre, pour dans un deuxième temps favoriser le passage d'une logique de production à une politique d'accompagnement de la consommation du logement et du marché. Vous allez même jusqu'à subodorer le besoin qui naîtra de placer l'agglomération comme instance légitime de prise en charge des dimensions territoriales des politiques du logement<sup>39</sup>.

4 octobre, disions-nous ! La crise algérienne a précipité le retour du général de Gaulle au pouvoir. La France, qui vient tout juste de signer le traité de Rome, change de braquet comme aurait pu l'écrire Antoine Blondin. La décolonisation est en marche, la dissua-

<sup>39</sup> Jean-Claude Driant. *Les politiques du logement*. Mai 2015. Analyses et débats.

sion nucléaire en construction, la France navigue entre deux blocs. Une nouvelle constitution est promulguée en cette année 58, un 4 octobre... Cette date serait-elle bénie des dieux? Nous n'en avons pas encore fini avec elle. Inutile de se précipiter pour délivrer notre réponse!

« Deux catégories de chômeurs, de fait, coexistaient. Ceux qui résidaient dans les communes nanties d'un fonds public, de l'ordre de 25 000 et ceux qui ne percevaient rien sinon parfois des secours par les bureaux d'aide sociale des mairies. La France du plein-emploi compte alors 250 000 chômeurs<sup>40</sup>. » Dans cette France qui s'apprête à goûter avec volupté le charme ensorceleur des Trente Glorieuses, on ne parlait pas encore de demandeurs d'emploi! Lors de son intervention radiophonique – c'était

<sup>40</sup> André Bergeron. Institut du travail.

l'âge d'or du transistor ! – du 1<sup>er</sup> août 1958, le général de Gaulle invite les Partenaires sociaux à créer un régime d'assurance contre le risque de perte d'emploi pour les salariés de l'industrie et du commerce dont il leur sera délégué la gestion. L'esprit du CNR est toujours là, toujours puissante source d'inspiration au service d'une France moderne. La société vient une fois encore d'appréhender un nouveau risque et de créer sa couverture en termes de Protection sociale. Né à une période où le besoin ne s'en faisait pas sentir, – à ce titre, exemple unique d'anticipation – le régime d'Assurance chômage va dès le premier choc pétrolier, en 1974, devenir le formidable amortisseur de crise, désormais indispensable à la société française et les Assédics, jusqu'à la création de Pôle emploi en 2009, une pièce incontournable du paysage social français. André Bergeron hésite, non pas à lancer son organisation syndicale dans

ce formidable chantier, mais sur la gouvernance à conférer à la structure gestionnaire. Alors Madame, on vous consulte. Centralisée ou décentralisée, telle est la question. Sans équivoque, votre réponse, vous allez la formuler comme toujours dans un essai en forme de plaidoyer pour la décentralisation. Avec *Décentraliser, une nouvelle étape pour une démocratie affirmée*<sup>41</sup>, vous démontrez qu'un pays qui ne décentralise pas est un pays qui ne progresse pas. Vous n'interpellez pas seulement le Commissariat au plan, ce réducteur d'incertitudes, cet ultime rempart contre le marché, bras armé d'un État centralisateur, vous prenez une fois encore date puisqu'à vos yeux cette décentralisation politique, économique et sociale, active et bénéfique selon vous à l'intérêt général, que vous souhaitez, que vous recommandez,

<sup>41</sup> *Décentraliser, une nouvelle étape pour une démocratie affirmée*. 1958. Édition de l'incertain.

est l'indispensable coupe-feu à une future mondialisation dévastatrice que vous entrevoyez et sur laquelle nous reviendrons. Vous achevez sous forme d'interrogation votre ouvrage par cette question toujours actuelle plus d'un demi-siècle plus tard : la démocratie sociale peut-elle se contenter d'être l'enfant illégitime de la démocratie politique<sup>42</sup> sans que l'esprit des Lumières ne soit trahi ? Vous serez heureusement suivie, Madame. L'Assurance chômage sera décentralisée, assurantielle et paritaire. Et vous vous étonnerez aujourd'hui encore, Madame, lorsque vous mettez en perspective ce fameux communiqué du 16 décembre 2014 avec les intentions des Pères fondateurs de l'Assurance chômage, rédigé par cinq syndicats représentatifs au niveau national et deux organisations patronales : « Les signataires

<sup>42</sup> Michel Monier. Hervé Chapron. *Penser le social. 5 questions pour 2022*. Éditions du CRAPS. 2022.

de cette lettre tiennent à réaffirmer leur attachement au principe d'une politique de l'emploi définie et pilotée au niveau national puisqu'une régionalisation du Service public de l'emploi n'offrirait, selon nous, aucune garantie d'équité en matière d'offres de services proposées sur les territoires » ! Le jacobinisme comme alibi au maintien des rentes de situation ! Vous ferez alors remarquer, interrogée sur une chaîne d'information en continu, invitée à une émission économique particulièrement suivie, que le SMIG (ancêtre du SMIC) était à une époque somme toute récente, régionalisé en une vingtaine de « zones de salaire » ! Puissiez-vous, Madame, inspirer, une fois encore, la nécessaire réforme de notre système de santé !

Le système de santé, il en est aussi bigrement question en 1958. Voici venir le temps des cathédrales... sanitaires, les CHU et,

avec elles, ce système que le monde entier va pendant plus d'un demi-siècle nous envier. Michel Debré, que vous connaissez depuis vos débuts dans la vie active, alors Premier ministre, se tourne vers son père, le professeur Robert Debré, fondateur de la pédiatrie moderne. Celui-ci lui souffle une idée novatrice, celle de regrouper au sein d'un même ensemble les fonctions – jusqu'alors séparées – de centre de soins de pointe, de lieu d'enseignement et de centre de recherche. Une refonte du statut des médecins concernés s'avère conséquemment nécessaire. Michel Debré vous consulte et, à l'universitaire que vous êtes, demande de lui proposer quelques hypothèses. Fidèle à votre maître Lucien Febvre, vous tirez tous les enseignements de ces réflexions. Souvenons-nous : « entre l'action et la pensée, il n'est pas de cloison ». Vous suggérez ce qui aujourd'hui apparaît comme une évidence,



qu'ils assurent à la fois une activité de soins, d'enseignement et de recherche. Qu'il me soit permis de citer un chiffre. En 50 ans, ces CHU et leurs équipes réaliseront 75 premières mondiales<sup>43</sup> !

La France ne s'ennuie<sup>44</sup> pas encore. Pour autant, l'appel du large devient pressant. Vous traversez l'Atlantique et vous vous posez à Chicago, où la prestigieuse université avec ses prix Nobel et ses médaillés Fields vous accueille. Vous y travaillerez au sein des écoles de sociologie et de sciences politiques. L'école des Annales vous a appris le décloisonnement des sciences humaines. Vous ne pouvez très naturellement vous empêcher de regarder de l'autre côté, du côté de l'école

<sup>43</sup> « Anniversaire : Il y a cinquante ans, la naissance des CHU ». [Hopital.fr](http://Hopital.fr).

<sup>44</sup> Pierre Viansson-Ponté. « La France s'ennuie ». *Le Monde*. 15 mars 1968.

d'économie. Et vous avez raison, une fois encore. Il s'y passe des choses intrigantes. Un jeune chercheur, docteur de Columbia, au nom de Milton Friedman, commence à y développer des thèses qui ne peuvent que bouleverser la doxa économique. Fondamentalement hostile aux théories de Keynes et à l'intervention de l'État dans l'économie, avec ses « études de la théorie quantitative de la monnaie », il réhabilite cette théorie selon laquelle un accroissement de monnaie à long terme ne peut se traduire que par de l'inflation en raison des comportements anticipatifs des agents économiques. Remettant en cause les politiques de relance keynésiennes, il considère que les choix des consommateurs sont d'abord fondés sur les anticipations qu'ils font de leur niveau de revenu, c'est-à-dire en quelque sorte, non par ce qu'ils gagnent, mais par ce qu'ils ont l'habitude de gagner. Plus intéressant encore,

du moins pour vous, qui avez participé à la création de l'Assurance chômage, il développe, depuis les années 1960, le concept de taux de chômage naturel. Il existerait selon lui un taux de chômage d'équilibre vers lequel une économie tend spontanément. Contrairement à Friedrich von Hayek, son collègue d'un temps, il considère le plein-emploi comme impossible compte tenu des imperfections caractéristiques du marché du travail : certaines personnes sont au chômage car, soit elles ne souhaitent pas travailler pour différents motifs, soit elles sont en transition entre deux emplois. Et l'action de l'État, même pour un motif de justice sociale, ne peut générer selon lui que davantage de chômage, en faisant obstacle par ses interventions, à la libre fixation du prix du travail. Et il en tire une conséquence qui vous déstabilise dans vos certitudes pour ne pas employer le mot croyance : « une

société qui place l'égalité avant la liberté finira par n'avoir ni égalité ni liberté ». Oui, Madame, elle vous déstabilise cette conséquence car elle se traduit concrètement par une autre affirmation, celle-ci péremptoire, remettant en cause fondamentalement votre engagement depuis toujours : « La meilleure chose que le gouvernement puisse faire pour les pauvres, c'est de les laisser tranquilles ! » Vous êtes comme un boxeur qui a reçu un mauvais coup, vous tremblez sur vos espérances, vos idéaux une nouvelle fois se troublent... les lendemains ne seraient donc ni apaisés ni radieux. On décapite à la hache comme sous l'Occupation, mais, cette fois, ce sont vos valeurs qui sont sur le billot...

Il n'en faut pas plus pour que le *Heimweh* vous atteigne. Ah ! Le romantisme, cette période chérie par votre père ! Qu'a-t-il été, ce mal du pays pour vos parents ? Lancinant,

assurément. Cette question dont vous prenez subitement conscience, jamais curieusement vous ne vous l'êtes posée. Le tourbillon de la vie, la volonté farouche de sortir de sa condition, l'ambition légitime de la réussite, une famille à construire, les sollicitations des uns et des autres et des plus prestigieuses...

Le temps de conclure quelques travaux et vous retrouvez Paris avec la volonté de marquer une pause, de faire le point, d'arrêter ce rythme effréné qui s'est imposé à vous. Mais les braises de mai 68 couvent encore. Le feu n'est toujours pas fixé. À Besançon, l'Histoire se charge de rédiger le faire-part de décès des Trente Glorieuses que le premier choc pétrolier quelques années plus tard adressera au monde entier.

« Les Lip » viennent d'entrer avec fracas dans l'histoire du mouvement ouvrier

français, dans l'histoire sociale et plus globalement dans celle de la Protection sociale. Ils annoncent sans le savoir, à une France insouciante refusant de voir le monde changer, la fin de l'expansion économique à tout va, l'émergence du capitalisme financier, le début d'une concurrence mondiale qui allait prendre quelques années plus tard le nom de mondialisation. Ne l'aviez-vous pas prédit, Madame, bien avant tout le monde ?

Lip est une marque horlogère bisontine créée en 1867. Grâce à des innovations techniques, elle s'est imposée comme la référence dans le paysage horloger français. Chaque français, petit ou grand, porte une Lip. Le général de Gaulle lui-même porte une Lip. À Noël, à la première communion ou pour l'obtention du certificat d'études, il n'y a pas plus beau cadeau qu'une Lip ! L'époque n'était pas encore au capitalisme sauvage. À juste

titre, on continuait à croire que l'industrie était la force économique d'un pays. L'idée ahurissante qu'une société de loisirs pourrait à elle seule tirer l'indispensable croissance n'était pas encore dans toutes les têtes. Quant « aux entreprises sans usines<sup>45</sup> », ce concept déstructuré et déstructurant n'avait pas encore germé dans l'esprit d'une certaine élite française! Nul ne pouvait imaginer qu'un tel fleuron, que Lip devenue un terme générique, puisse disparaître. Béret basque, baguette de pain, camembert, 4L Renault et... Lip, telle est la caricature du Français en ces années 70. Mais le monde change, les concurrences américaine et asiatique pointent. « La bonne cuisine! Les Folies Bergère! Le Gai Paris! La haute couture [...], c'est terminé<sup>46</sup> »! Monsieur Seïko

<sup>45</sup> Serge Tchuruk. Juin 2001.

<sup>46</sup> Georges Pompidou. Conférence de presse du 21 septembre 1972.

a d'ores et déjà ringardisé monsieur Lip. Lorsqu'en 1973, les ouvriers apprennent que « 480, (d'entre eux), sont à larguer », c'est une bombe qui vient d'exploser à Besançon. Occupation d'usine immédiate, manifestations, confiscation du stock par les ouvriers, séquestration des dirigeants... Les modes de contestation ne sont plus ce qu'ils étaient ! La population soutient « les Lip » ! L'auto-gestion, ce rêve fou, devient à l'échelle de l'entreprise de province une réalité : « C'est possible, on fabrique, on vend, on se paie ! » Une illusion lyrique serait en marche !

La réalité est tout autre. Elle dépasse de loin une simple affaire de lutte sociale. Pour vrai, « l'affaire Lip » est révélatrice de l'élaboration déjà largement aboutie d'un monde sans frontière dans lequel la concurrence est désormais internationale, de l'expression de la prise en compte non seulement de la qua-



lité des produits, des attentes de la clientèle, mais prioritairement des coûts de production, directement liés au coût du travail, de la fiscalisation... « Le nouvel ordre libéral mondial », celui que vous esquissiez dès 1958, émergeait ! « Jusqu'à Lip, nous étions dans un capitalisme où l'entreprise était au cœur de l'économie. Après, nous nous sommes trouvés dans un capitalisme où la finance et l'intérêt de l'argent ont remplacé l'entreprise<sup>47</sup>. » Et de bancaire, avant « l'affaire Lip », le monde est devenu financier !

Georges Pompidou, mesurant pleinement la portée prophétique de vos travaux, s'étant fait élire sur un projet d'industrialisation de la France, vous demande de présider un groupe de travail pour étudier la proposition qu'au nom du CNPF – le MEDEF de

<sup>47</sup> *Les LIP, l'imagination au pouvoir*, documentaire de Christian Rouaud, Édition les films du paradoxe.

l'époque –, François Ceyrac<sup>48</sup> porte : « En cas de liquidation judiciaire ou faillite, il faut garantir aux salariés licenciés le paiement dans les meilleurs délais des salaires, préavis et indemnités auxquels ils ont droit<sup>49</sup>. » Car industrialiser, c'est aussi en terminer avec les canards boiteux, c'est éradiquer ce qu'on nommera beaucoup plus tard les « entreprises zombies ». Votre contribution, lors de la mise en place de ce groupe de travail, fixera trois objectifs. Elle reprendra ce que vous publierez alors : « Les aiguilles doivent continuer de tourner !<sup>50</sup> » Mettre en place la couverture demandée du risque, qu'elle soit cohérente et en harmonie avec la philosophie de l'Assurance chômage dont vous êtes une

<sup>48</sup> Président du Centre national du patronat français de 1972 à 1981.

<sup>49</sup> François Ceyrac. Président du CNPF. 20 septembre 1973.

<sup>50</sup> *Les aiguilles doivent continuer de tourner*. 1973. Les Éditions du cercle.

experte et qu'elle ne nuise en aucun cas à la compétitivité des entreprises.

En un temps record, avec l'énergie qui est la vôtre, vous rédigez la loi du 27 décembre 1973 portant création du régime de garantie des salaires. Si la couverture d'un nouveau risque était née, dont la gestion sera décentralisée en agence régionale – avec vous Madame, quel que soit le vent, le cap est maintenu! – retenons qu'à partir de cet instant, le paysage social de l'après-guerre, celui inspiré par le Conseil national de la résistance, ne sera plus désormais tout à fait le même...

Le peuple français élit un nouveau président de la République qui, lui, promet de réformer notre vieux pays. Mais voilà, le baril de pétrole passe de 115 francs à 375 francs! Si, la dernière circulation du train commercial

à vapeur – Adieu la Lison ! – coïncide avec le lancement du programme du nucléaire civil, si ce septennat avait commencé sur les chapeaux de roues, les nuages s'amoncellent qui risquent bien de stopper cette volonté de modernité.

Valéry Giscard d'Estaing fait appel à vous. C'est désormais une habitude présidentielle que de vous consulter. Il vous charge, à un moment où le Plan commence discrètement à être rangé au rayon des accessoires, de rédiger un rapport de perspectives qui va faire grand bruit puisqu'il sera le plus fort tirage à ce jour de la Documentation française. Vous dresserez un état des lieux sans concession, vous en extrapolerez le suc pour décrire une France de l'an 2000 en déclin. Devançant le rapport Nora Minc qui prévoyait que des pans entiers de notre économie allaient

devenir sinistrés<sup>51</sup>, le tableau que vous présenterez s'articule autour de trois pôles de réflexion, l'économie, le marché du travail et l'État.

Les temps futurs seront ceux d'une croissance en berne et d'un chômage en forte croissance, affirmez-vous. La croissance chutera progressivement pour atteindre 1 % précisément en l'an 2000 et le taux de chômage ne sera pas pendant 25 ans inférieur à 8 %. 20 % des jeunes actifs seront sans emploi ! L'effort financier, écrivez-vous, inadapté et peu ciblé, pour lutter contre un chômage structurellement de longue durée, sera toujours important et en permanente augmentation pour atteindre, voire dépasser, quelque 650 milliards de francs (l'ECU est simplement envisagé sans grande conviction

<sup>51</sup> Rapport Nora Minc. 1978. « La banque est la sidérurgie de demain ».

à cette période) répartis à travers le coût de son traitement social, de la formation, des allègements de charges en direction des entreprises, et le budget de fonctionnement du Service public de l'emploi, toujours atomisé en de multiples entités. Que Milton Friedman est bien loin ! Une préférence insidieuse pour le chômage<sup>52</sup>, un système anesthésiant de redistribution des revenus générant l'âge d'or du prélèvement obligatoire, un Munich social<sup>53</sup> en forme de traitement social seront la toile de fond d'un paysage économico-social dévasté ! Vous osez envisager que notre pays puisse consacrer plus de ressources à la formation qu'à sa défense, globalement plus du triple à sa ou ses politiques de l'emploi qu'à la sécurité territoriale de son pays... Et le chômage ne cessera cependant de prospérer. Connu sous ce septennat giscardien

<sup>52</sup> Denis Olivennes. *Le Débat*. N° 82. 1994.

<sup>53</sup> Philippe Séguin. 17 juin 1993.

pour être jusqu'alors un avatar personnel passager, ne touchant qu'une partie résiduelle de la population, il deviendra, selon vous, un phénomène de masse qui frappera dans la durée, touchant toutes les classes d'âge et toutes les classes sociales, particulièrement les jeunes, y compris les diplômés et les seniors, générant ainsi l'apparition d'une nouvelle catégorie de citoyens : les nouveaux pauvres. Bénéficiaire d'un emploi ne sera plus alors gage de pouvoir échapper à cette nouvelle catégorie sociale. La France comptera 5 millions de Français vivant sous le seuil de pauvreté, et près de 7 millions de personnes seront touchées par la précarité... Mais pour vous et c'est encore plus lumineux et dramatique à la fois, « le pire ne sera pas dans les chiffres. Le pire sera dans les esprits. Nos concitoyens seront atteints d'une pathologie grave : la défiance<sup>54</sup> ». Pour la première

<sup>54</sup> Bernard Attali. *Si nous voulions*. Flammarion/Café Voltaire. 2014.

fois depuis la seconde guerre mondiale, la peur du déclassement social l'emportera sur l'espoir de l'ascension sociale entraînant une perte d'estime de soi caractérisant une génération de facto sacrifiée, d'autant que l'école, désormais sans hussard de la République, deviendra « une fabrique de crétins<sup>55</sup> ». Si vous vous félicitez de la loi Delors de 1971, vous avancerez qu'elle contribuera à l'illisibilité d'une offre parfois insuffisamment corrélée aux enjeux de développement économiques territoriaux et de filières. Vous lancerez une alerte, si le système de formation participera sans conteste à l'emploi, il ne devrait pas contribuer en revanche insuffisamment à la qualification en profondeur des Territoires, car il risquerait alors d'alimenter trop de strates d'emplois précaires, peu rémunérés, et souvent peu qualifiés. Vous inventez de

<sup>55</sup> Jean-Paul Brighelli. *La fabrique du crétin. Vers l'apocalypse scolaire*. L'archipel. 2022.



facto l'expression « trappe à la pauvreté ». Et vous conclurez : La France risque de former peu, de former à côté, et de former cher !

En deuxième lieu, vous dénoncerez dans ce cahier la future absence de stratégie ambitieuse de l'État, c'est-à-dire la progressive disparition de l'État stratège : à vouloir tout administrer, contrôler et manager, l'État, selon toute vraisemblance, renoncera paradoxalement à impulser et à accompagner une politique industrielle dans un monde qui deviendra ultra-concurrentiel. Il deviendra passif face à la désindustrialisation qui, selon vous, s'est amorcée en France dans les années 1960 et ne cessera de s'amplifier. Succédant aux « Trente Glorieuses », les « Trente Piteuses » démontreront que les recettes voire les réflexes acquis à l'époque précédente n'auront guère – ou pas du tout – de prise sur l'avènement de ce nouveau

monde que personne n'entrevoit et n'auront finalement pour effet que de développer dans la population le sentiment que la classe politique sera dépassée, subissant plus que décidant, colmatant plus que soignant... Le taux d'abstention à chaque élection n'en sera-t-il pas la preuve ? Ainsi, la part de l'industrie dans la valeur ajoutée, prédisez-vous, passera de 25 % en 1960 à 10 % en l'an 2000. Un nouveau modèle économique, celui du « low cost », émergera. Il permettra de consommer plus en payant moins : il sera l'ersatz d'une économie de développement, un nouvel opium du peuple. Le marché deviendra le grand architecte de l'économie, le panel et le sondage, l'alibi aux décisions bien souvent irréversibles. Les politiques publiques, de la santé, de la ville, du logement, de l'emploi auxquelles vous avez participé et consacré votre énergie... se transformeront en Léviathan bureaucratique. Avec les « Trente

Piteuses », ce sera également l'extériorisation de l'inefficacité du Service public de l'emploi, colosse aux pieds d'argile, « machin » administratif, peu réactif par définition, autocentré et concentré à créer des dispositifs des plus complexes – on comptabilisera en France, plus de 80 dispositifs légaux et réglementaires en faveur de l'emploi! et 50 autres portant sur les exonérations directes de charges sociales et identifiés comme participant à la « politique active » de l'emploi! –, regardant impassible le désastre social avec des œillères, crispé sur des principes d'un autre temps, au coût de fonctionnement exorbitant au regard de la plus-value apportée. On sacralisera, d'après vous Madame, la politique des moyens occultant celle des résultats, on se persuadera que légiférer et dépenser, c'est agir. L'État

deviendra fort de ses propres échecs<sup>56</sup> ! Et comme toujours, vous prenez date : l'État deviendra un Gulliver empêtré dans ses cordes !!! Comment pouvait-il en être autrement : fin d'un monde, fin d'un système économique, fin d'une conception du travail, fin de la solidarité de la société au profit d'une société d'exclusion, fin de la crédibilité du monde politique et fin du paritarisme pour un futur « Te Deum » à la mémoire de la démocratie sociale : vous décrivez avec la précision d'un médecin légiste ce « monde des fins », celui de l'absence d'anticipation, de réaction, du choix délibéré de ne pas voir, de faire semblant, celui de la passivité, du laisser-faire, de la non-adaptabilité, du replâtrage qui ne créera en réalité qu'une seule chose : le confinement d'une pauvreté explosive. Après avoir été bloquée, la société

<sup>56</sup> Hervé Chapron. *Emploi: Tout va très bien Madame la marquise*. Éditions Docis. 2016.

deviendra crispée ! ... La destruction ne sera plus créatrice !!!

Ainsi, donc, avec un *État en pente douce*<sup>57</sup> paru en 1974, le vitriol fixe votre réflexion en mettant à nu la vérité, l'âpre vérité. Ce n'est ni un Jules Verne, ni de l'Edgar Poe. Point de voyages ou d'histoires extraordinaires. Votre travail, est-il utile de le préciser, suscite débats et réflexions enflammés, mais aussi quolibets et voire, Madame, quelques fois haine. Il est vrai que vous osez annoncer une catastrophe en anticipant les maux français alors que ces mêmes Français « en pattes d'eph » refusent d'entendre les oiseaux de mauvais augure, ne pensant qu'à se tortiller en écoutant des airs aux tonalités de guimauve. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était ! Christophe chante *Les paradis perdus*, mais personne n'évoque la fin

<sup>57</sup> *Un État en pente douce*. 1975. La documentation française. Réédité par les Éditions de l'Ascension. 2009.

des Trente Glorieuses. Daniel Guichard rend hommage à « son vieux », mais qui pense à la fin de l'ascenseur social? Personne! Rien ne va plus, et là encore personne n' imagine que les jeux sont d'ores et déjà bel et bien faits! Ils sont d'autant plus faits que le Plan auquel vous croyez est en train de disparaître sous les coups de boutoir du marché, d'une mondialisation que l'on présentera au peuple comme heureuse. Ce qui était une œuvre « d'anticipation collective », « une aventure réfléchie et calculée » va être dévorée par le primat du marché. À travers le Plan, c'était à la fois « la recherche et l'affirmation d'une maîtrise économique d'un destin national ». Avec l'émergence du « nouveau monde » que vous prédisiez, une nouvelle donne fera éclater cet ordre que l'on pouvait appeler arithmétique. La France se retrouvera plongée dans un malstrom économique qu'elle ne peut en aucun cas maîtriser, la rendant

exposée à précisément ce que le plan voulait lui éviter, l'émergence au sein de l'action politique et conséquemment économique du court-termisme, « la dictature de l'instant, celle de l'immédiateté<sup>58</sup> ». Sans frontière, le marché doit assurer à lui seul, prospérité et régulation... Il impose son rythme au « nouveau monde » qu'il a très largement défini lui-même ! D'où Madame votre interrogation dans un grand quotidien du soir : « sans plan, peut-il y avoir un projet de société » qui là encore va provoquer la vindicte des ravis de la crèche !!!!

Pour faire face à ce que vous entrevoyez, à ce désastre qui selon vous s'annonce, vous pensez un temps entrer en politique, d'autant que le président de la République annonce son intention de changer de gouvernement. C'est « le meilleur économiste de France » qui

<sup>58</sup> Pierre Massé.

va être choisi pour succéder au trop rebelle Jacques Chirac. Vous êtes en communion d'idées avec lui. Vous partagez ses valeurs : travail, effort, vérité, ce que l'un et l'autre traduisez en termes d'action politique par une doctrine économique orthodoxe : lutte sans merci contre l'inflation, pour un équilibre budgétaire... quoi qu'il en coûte. Comme lui, vous vomissez la démagogie. Comme lui, vous aimez embrasser, toutes proportions gardées, l'accent churchillien ! Soyons honnêtes, Madame, on pense réellement à vous et vous pensez fortement à ces nouvelles responsabilités, d'autant que ce président, modernité oblige, souhaite que les femmes prennent désormais une part active aux destinées du pays. On vous propose un secrétariat d'État à connotation sociale. Et contre toute attente, vous le refusez... Ce n'est pas le vertige de la page blanche qui motive ce refus. On l'a dit, cette angoisse



vous ne la connaissez pas et jamais vous ne la connaîtrez. Non point ! Ce n'est pas non plus ce respect d'une tradition bien ancrée au sein de notre Académie, puisque vous n'êtes pas encore des nôtres, celle qu'un ou qu'une Immortel ne peut accepter qu'un ministère à part entière. C'est, pardonnez-moi, Madame, votre amour-propre qui est touché. Ce que Paul Morand, notre trop tardif<sup>59</sup> confrère, appelait « le caractère et l'ambition d'un président-directeur général », vous est étranger. Vous pensiez entrer dans ce gouvernement, certes, mais en tant que ministre et plus précisément comme ministre d'État, ce qui conséquemment aurait placé enfin la Protection sociale en majesté ! Vous, Madame, à qui la vie n'avait rien refusé jusqu'à présent, qui êtes un exemple de réussite républicaine, qui mettez à mal à vous seule les thèses de Bourdieu sur

<sup>59</sup> Cf. Pauline Dreyfus. *Immortel, enfin*. Grasset. 2012.

les Héritiers, vous ne supportez pas l'octroi de responsabilité au rabais, de ne pas siéger tous les mercredis à la table du conseil des ministres. Vous refusez, trop fière que vous êtes, cette hiérarchie décidée par le bon vouloir d'un seul. C'est pour vous et pour la première fois l'amère sensation de l'échec, ce goût âcre de l'injustice, cette désillusion aux allures de non-reconnaissance. Et cela vous insupporte au point que la dépression vous guette. Comme une petite fille à qui on aurait dit de se taire à table, vous boudez ! Comprenez : votre stylo s'assèche un temps, vos prises de parole sont d'une extrême rareté et, comme toujours en pareil cas, recueillies par la presse étrangère. Nul n'est prophète en son pays ! Il vous faudra donner du temps au temps pour vous forger l'armure indispensable, pour sortir de vos réflexions désormais intériorisées, de cette sensation ouateuse de boxeur sonné et attaquer

frontalement cette armée de crocodiles, plus vaniteux et plus décorés les uns que les autres qui ne partagent qu'un seul réflexe, celui de maintenir coûte que coûte intact leur pré carré ! Lorsque vous serez sous cette coupole, Madame, puissiez-vous vous souvenir pour vous éviter toute autre désillusion ces vers de notre aïeul, hélas oublié, Fontenelle<sup>60</sup> :

*« Nous sommes trente neufs,  
on est à nos genoux  
Nous sommes quarante,  
on se moque de nous. »*

Dans les années 90, alors que vos prévisions se réalisent – un chroniqueur des plus réputés en les commentant, pour montrer à quel point vous aviez vu juste, citera en forme de boutade le général Gamelin, cet éphémère chef d'État-major de notre armée

<sup>60</sup> Élu à l'Académie française le 23 avril 1691.

en juin 1940 : « Les troupes adverses progressent suivant nos prévisions » ! – vous reprenez votre plume. Votre spleen se dissipe. Il est vrai que ce qui se prépare a de quoi vous réveiller. Cette fois, ce sera « le temps partagé, le partage de l'échec<sup>61</sup> ». Vous attirez l'attention sur le danger que serait une généralisation de la durée hebdomadaire du travail à 35 heures tant en termes économiques que sociaux, sur le « mirage des expérimentations hasardeuses<sup>62</sup> ». Dans l'industrie comme dans les services, dans les grandes comme dans les petites entreprises, dans le privé comme dans le secteur public. Et ce qui devait arriver arriva. « L'ineptie<sup>63</sup> » s'écrira chaotiquement, mais s'écrira ! Présenté comme la pierre philosophale de la

<sup>61</sup> *Le temps partagé, le partage de l'échec*. Éditions de la réussite. 1991.

<sup>62</sup> Jacques Chirac.

<sup>63</sup> Jean Tirole. 2004. Prix Nobel d'économie.

lutte contre le chômage de masse, phénomène que vous aviez décrit, les tenants du syndicalisme d'accompagnement obtiennent leur victoire. Edmond Maire, celui dont Pierre Mauroy disait que lorsqu'il l'écoutait il ne comprenait rien, en avait fait son cheval de bataille depuis les années 70. Ça n'avait pas échappé à votre sagacité ! Vous, à cette époque, vous rédigez : « un État en pente douce » ! Conçu par de hauts fonctionnaires qui se glorifiaient de travailler 70 heures par semaine, le partage du temps de travail justifié paradoxalement par trente ans de délocalisations et de négation de la valeur travail ne serait pas une erreur, mais une faute, écrivez-vous. Non seulement, force est de constater qu'« Il y a eu zéro effet emploi, c'est juste du rêve<sup>64</sup> ! », mais comme l'avait prédit le chancelier allemand « si le gouvernement (français) le faisait, ce serait une bonne

<sup>64</sup> Denis Gautier-Sauvagnac. Ex-président de l'UIMM.

chose pour l'emploi... en Allemagne<sup>65</sup> ». De fait, le mythique couple franco-allemand administre à ses propres ouailles ses thérapies propres, diamétralement contraires. De l'autre côté du Rhin, on réforme à marche forcée le marché du travail quand bien même de violentes manifestations sont organisées. Le nombre de chômeurs recule d'environ 1,5 million. En France, ce n'est pas « une étrange défaite » pour reprendre une expression d'un de vos maîtres, c'est l'élévation de la bêtise au rang d'action gouvernementale : le chômage augmentera de plus d'un million de demandeurs d'emploi dans la France post-35 heures. Et ceux-là mêmes qui ont conçu cette idée folle, qui l'ont mise en application, en seront quelque temps plus tard les premiers détracteurs. « C'est le grand désastre des 35 heures... nous avons un trou de 2 000 infirmières », déclarait en 2002

<sup>65</sup> Gerhard Schröder. *Le Monde*.

Rose-Marie Van Lerberghe, ancienne déléguée à l'emploi et à la formation professionnelle nommée à la suite en responsabilité de l'Assistance publique de Paris-Hôpitaux de Paris... L'Histoire, que vous connaissez bien, votre compagne de route et de combats, ne serait-elle pas, Madame, au regard de cette expérience néfaste, « le total des choses qui auraient pu être évitées<sup>66</sup> »? Mais comme « ce sont les Hommes qui écrivent l'Histoire, mais (qu'ils) ils ne savent pas l'Histoire qu'ils écrivent<sup>67</sup> », vous vous devez de les éclairer. Cette fois, ce sera « Le revenu universel, un pourboire pour une bonne conscience<sup>68</sup> ». Retenons-en votre diatribe cinglante sur ce que serait « ce nouveau contrat social de même

<sup>66</sup> Konrad Adenauer.

<sup>67</sup> Raymond Aron.

<sup>68</sup> *Le revenu universel, un pourboire pour une bonne conscience*. Éditions du grotesque. 2008.

ordre que la Sécurité sociale en 1945<sup>69</sup> ! » : une infantilisation du citoyen, un paternalisme indécent, une institutionnalisation de la destruction de la valeur travail tout autant que de la pauvreté, une trappe aux bas salaires, la naissance d'un cercle pervers néfaste aux finances publiques qui n'en peuvent déjà plus, moins de travail, plus de taxes, donc moins de travail, une stigmatisation des bénéficiaires et au final une décorrélacion entre travail et Protection sociale. Ce ne serait pas une régression, ce serait une abdication en rase campagne ! Puisse-t-on dans les sphères gouvernementales vous entendre, Madame. Les civilisations sont mortelles, les partis politiques sont mortels, les syndicats sont mortels. Pourquoi la Protection sociale à la française ne serait-elle pas mortelle ? Rome n'est-elle pas morte à trop vouloir « du pain et des jeux » ?

<sup>69</sup> Benoît Hamon.



Vous sentez le péril poindre. Les « lendemains apaisés » risquent de disparaître au bénéfice des « lendemains subventionnés » ! « Rien ne se fait sans les Hommes, rien ne se fait sans organisation », avons-nous dit. Vous avez retenu ce principe fondamental de nos démocraties. Alors, comme à la Libération, mais cette fois forte d'une expérience unique, vous vous faites force de proposition par une tribune à la tonalité lyrique. Je vous cite une nouvelle fois. « C'est un objet bizarre qui échappe à la rationalité de l'organisation de notre administration pour faire place à l'intervention de plusieurs ministères qui, pour le piloter, recourent à des agences, des établissements publics, des opérateurs de l'État, des associations. Cet objet, c'est l'équivalent d'un tiers du PIB. Ce qui n'est pas rien. Le budget de l'État et celui de la « Sécu » se le partagent, ou se le disputent. Et de cet objet bizarre on attend

toujours plus et qu'il coûte toujours moins. Cet objet, c'est... la Protection sociale. Il y a aussi de bizarre que cet objet, constitutif du pacte social, ne fait l'actualité que dans la rue et quand il est question d'en réformer tel ou tel de ses éléments constitutifs : « faire l'actualité n'est pas faire l'objet d'un débat », assénez-vous. « Ce n'est pas le sujet de la gestion de la dette sociale qui suffit à poser le débat. Il s'agit d'un faux-nez qui évite la question de l'adaptation de la Protection sociale aux enjeux actuels que sont la transition démographique, les évolutions des formes d'emploi, les réponses à apporter à l'aggravation de la pauvreté, la transition énergétique et quelques autres dont celui de la forme à donner à l'universalité d'une couverture de Protection sociale », voilà pour ce nouveau constat. Alors, poursuivez-vous « et si, et si on créait un ministère de la Protection sociale ? » et vous argumentez par un ques-

tionnement implacable votre proposition. En entrant dans la Résistance, vous avez refusé un monde « sans pourquoi », alors comme une revanche sur l'Histoire vous en usez et comment, de ces pourquoi : « créer un ministère de la Protection sociale » aurait comme premier intérêt d'obliger à dire ce qui est du domaine de la Protection sociale pour permettre de définir une politique lisible, puis son financement et préciser enfin sa gouvernance opérationnelle. Pourquoi le système de retraite est-il aujourd'hui une mission du ministère des Solidarités et de la Santé davantage que du ministère du Travail?<sup>70</sup> Pourquoi la santé au travail est-elle une mission du ministère du Travail ? Quelle est la place de la politique de la ville quand elle vise à réduire les inégalités sociales ? Quelle est la place d'un secrétariat d'État

70 Sous le gouvernement d'Élisabeth Borne (depuis mai 2022), la retraite est confiée au ministère du travail.

aux personnes handicapées, quelle est celle d'un programme de lutte contre la pauvreté, aujourd'hui interministériel? Un ministère de la Protection sociale ne donnerait-il pas une architecture à ce qui est aujourd'hui un puzzle? Et pour conclure: « Si on créait un ministère de la Protection sociale, on démêlerait ce qui ressort de la solidarité, ce qui ressort de l'assistance et ce qui ressort des assurances sociales dont le fondement doit rester le travail. Si on créait un ministère de la Protection sociale, l'État afficherait bien davantage qu'une politique publique, il se réformerait, mais surtout il afficherait une volonté, celle d'être un État social<sup>71</sup>! » Permettez-moi, Madame, une question. Sans douter de la sincérité de cette proposition, lumineuse, de bon sens, certainement

<sup>71</sup> Michel Monier - Ex-directeur général adjoint de l'Unédic, membre du CRAPS - dans le cadre de la série « Et si ». CRAPS 2022. « Et si on créait un ministère de la Protection sociale ».

trop cohérente pour le personnel politique, n'était-ce pas là, la réponse au camouflet que vous aviez ressenti lorsqu'un secrétariat d'État vous avez été proposé. « Votre nom se termine, le mien commence », avait lancé Voltaire à ses agresseurs après qu'il eut été bastonné par ces petits marquis, par cette pseudo-noblesse plus boursouflée par sa vanité que par ses faits d'armes ! Vous étiez comme un boxeur sonné ? Vous rendez coup pour coup. Certes, vous n'oubliez rien et surtout pas les affronts, mais vos réponses, pour cinglantes qu'elles soient, sont toujours et certainement avant tout, force de proposition. Opiniâtre que vous êtes, d'aucuns diront que vous décrivez le poste que vous souhaiteriez occuper. Ne serait-on jamais mieux servi que par soi-même ? ...

Oui, Madame, la Protection sociale est en péril. Les choses ont commencé sérieusement

à devenir très préoccupantes au cours des années mitterrandiennes. Rien ne va plus, a-t-on déjà dit, rien ne correspond à ce que l'on a appris, à ce que l'on a déjà vu ! Déficit budgétaire, déficit du commerce extérieur, déficit de la Sécurité sociale, déficit de l'Assurance chômage... Une nouvelle France apparaît dans l'indifférence générale, celle des déficits. L'angoisse de l'austérité tétanise la classe politique. Qui pense à tordre le cou à la société de consommation ? Personne. Ce serait priver de morphine un mourant. Ce n'est plus les miettes que l'on met sous le tapis, c'est l'économie entière. On déconnecte alors emploi et économie, on tente d'apaiser le séisme national et le drame individuel par une thérapie dangereuse à court terme, suicidaire à moyen terme. On mise sur l'administratif. Non seulement l'emploi public croît à vitesse exponentielle, mais au son des trompettes et tambours on recrée une ligne

Maginot, on prescrit des placebos, on colle des rustines à un rythme effréné. Pour votre ami, Pierre Nora, qui pour vous en ce jour si particulier a revêtu son habit : « La France se sait un futur, mais elle ne se voit pas d'avenir<sup>72</sup>. » Oui, peut-être... mais toujours est-il qu'on abandonne la guerre de mouvement, on veut faire croire, pire on s'en persuade, que des contrats aidés sont la porte d'entrée à l'emploi, on débudgétise l'apprentissage à leur profit ! « Les mesures sont souvent modifiées avant que leurs effets n'aient été mesurés<sup>73</sup>. » Ce n'est plus le temps de votre jeunesse, celui de l'espérance, c'est celui de la dette ! Et avec elle, l'âge d'or des prélèvements. Ne l'aviez-vous pas annoncé ? Bercy, cette pieuvre aux tentacules insoupçonnés, se rend indispensable ! Son imagination déborde. Une difficulté, une taxe. L'époque

<sup>72</sup> Pierre Nora. *Recherches de la France*. Gallimard 2013.

<sup>73</sup> Philippe Séguin.

est pavlovienne. Le temps de la trahison des idéaux est arrivé. Des décennies d'abandon de la valeur travail et des décennies de maintien du pouvoir d'achat par l'artifice des services et produits low cost, importés, ont asséché le financement de la Protection sociale. L'usine du monde a généré des déserts industriels. On ne cesse de réformer l'Assurance chômage pour la rendre incitative à la reprise d'emploi. En vain, puisqu'on confond égalité et égalitarisme. Le demandeur d'emploi d'un métier en tension est indemnisé de la même allocation, pendant la même période, qu'un chômeur dont le secteur d'activité a disparu. Des pans industriels entiers sombrent. La sidérurgie, la filière bois et bien d'autres ! Ce n'est plus Mozart qu'on va assassiner, c'est Bismarck ! La CSG ouvre le bal d'une fiscalisation progressive de la Protection sociale. Puisqu'on a délocalisé au profit d'une économie low cost, puisqu'on a pri-



vilégié le pouvoir d'achat au détriment de la valeur travail, alors logiquement, à semer ces plants, on ne peut que récolter de la mauvaise herbe ! Le financement de la Protection sociale est dès lors non assuré. Qu'à cela ne tienne. En se portant garant de cet océan de dettes, l'État devient gérant du système. Il trahit sa propre histoire, en l'occurrence le CNR. La démocratie politique se débarrasse progressivement de la démocratie sociale. Bismarck agonise, Croizat étouffe, mais personne ne les accepte aux urgences, l'Hôpital est en arrêt maladie !

Là pourrait s'arrêter cette description. J'imagine, Madame, qu'elle vous est cruelle. Tout ce à quoi vous avez cru, tout ce pour quoi vous avez jour après jour mené un combat s'écroule sous vos yeux. Ce n'est pas une déception, ce n'est pas cette énorme désillusion que vous aviez ressentie quand « on osait »

vous proposer un simple secrétariat d'État, c'est un tsunami intérieur qui est en train de vous détruire. La combattante que vous êtes voit le sol se dérober sous ses pieds. Vous voilà aux prises avec des interrogations existentielles. Il ne suffit plus de « fatiguer votre doute<sup>74</sup> ». L'échec de votre combat serait celui de votre vie... Qui aurait cru que la roue de la vie allait tourner ainsi, si rapidement et dans ce sens? Mais à croire que ce n'est pas suffisant. Le 4 octobre... C'est un acharnement sans aucun doute! J'entrevois cette date comme bénie des dieux tout en vous mettant en garde de ne pas vous précipiter à la considérer comme telle! Ne soyons pas faussement modeste. Cette fois-ci, c'est moi qui ai raison. En ce 4 octobre 2007, Denis Kessler, ancien trotskiste devenu vice-président du Medef, dégomme l'Histoire à coups de Grosse Ber-

<sup>74</sup>Jean Jaurès.

tha. Il déboulonne la statue avant l'heure et l'on sait que cela vous est insupportable. Écoutez : « Le modèle social français est le pur produit du Conseil national de la Résistance... La liste des réformes ? C'est simple, prenez tout ce qui a été mis en place entre 1944 et 1952, sans exception... Il s'agit aujourd'hui de sortir de 1945, et de défaire méthodiquement le programme du Conseil National de la Résistance ! ... Elle ne permet plus à notre pays de s'adapter aux nouvelles exigences économiques, sociales, internationales. Elle se traduit par un décrochage de notre nation par rapport, pratiquement, à tous ses partenaires. Le problème de notre pays est qu'il sanctifie ses institutions, qu'il leur donne une vocation éternelle, qu'il les « tabouise » en quelque sorte. Désavouer les pères fondateurs n'est un problème qu'en

psychanalyse ». Avouez que la charge est raide<sup>75</sup>.

Défaire méthodiquement le programme du CNR devient de facto le programme des néolibéraux. Et ce programme, ce détricotage, c'est pour vous comme une attaque personnelle d'autant que, plus tard, bien plus tard, avec une détermination sans faille, ils espéreront même la fusion des comptes sociaux avec ceux de l'État pour que la Protection sociale chère à votre cœur devienne une simple variable d'ajustement budgétaire... On a détricoté l'industrie avec l'application digne des bons élèves, il faut désormais détricoter la Protection sociale avec le lance-flamme des nihilistes ! Le pied de nez de l'Histoire sera comme toujours inattendu et paradoxal ! Ces mouvements

<sup>75</sup> Hervé Chapron. Cf. *Son chemin de Damas*. Éditions du CRAPS. 2021.

se voulant néolibéraux ont de fait soutenu un formidable mouvement d'étatisation et de socialisation de l'économie! « L'objectif d'universalité et de solidarité qui dicte cette étatisation, à laquelle les divers gouvernements, de gauche comme de droite ou ni de droite ni de gauche, apportent chacun leur pierre, est un choix de société. Un choix de société qui, méthodiquement, rejette le caractère assurantiel de la Protection sociale et fait place à une solidarité qui se perd dans l'assistance. Les réformes pas à pas, dispositif par dispositif, et celle aujourd'hui qui fait de l'URSSAF le collecteur unique des cotisations sociales, ne font pas percevoir cette orientation. Un choix de société se fait sous couvert de réformes techniques, de soutien au pouvoir d'achat ou de simplifica-

tion administrative<sup>76</sup>. » Un choix de société, écrivez-vous ! Oui, Madame, rien que cela... Et dans l'indifférence générale !

La Protection sociale est en passe de devenir le couteau suisse du Tout-État puisqu'elle est devenue le placebo de l'abandon d'une politique économique<sup>77</sup>... Voilà où nous en sommes arrivés !

Parlons-en, Madame, des pieds de nez de l'Histoire. Une série de cas de pneumonie d'origine inconnue apparaît dans une ville chinoise, totalement ignorée des Occiden-

<sup>76</sup> Michel Monier. Ex-directeur général adjoint de l'Unédic, membre du CRAPS. « Les retraites complémentaires et l'URSSAF : les Partenaires sociaux se trompent de débat ». *Revue politique et parlementaire*. 3 août 2022.

<sup>77</sup> Michel Monier. Hervé Chapron. *Penser le social. 5 questions pour 2022*. Éditions du CRAPS. 2022.

taux, Wuhan<sup>78</sup>. Elle est d'origine virale. Un voyageur planétaire dénommé Covid-19 par sa vitesse de propagation stoppe de façon inédite l'économie mondiale pendant de nombreux mois. La France n'est plus celle du nuage de Tchernobyl. Le virus envahit notre territoire. Si ce n'est pas la peste brune que vous avez combattue, Madame, l'invisible frappe pour autant à l'aveugle « des gens qui ne sont rien<sup>79</sup> » et des gens qui croient qu'ils sont tout, imitant par là la politique des otages menée par les nazis. Cortès brûlera une nouvelle fois ses vaisseaux, la santé prendra le primat de l'Économie. « Ce que révèle cette pandémie, c'est qu'il est des biens et des services qui doivent être placés hors des lois du marché<sup>80</sup>. » N'en déplaise à

<sup>78</sup> Cf. Hervé Chapron. *L'incertain n'existe pas*. Éditions du CRAPS. 2020.

<sup>79</sup> Emmanuel Macron. 30 juin 2017.

<sup>80</sup> Emmanuel Macron. 12 mars 2022.

Denis Kessler et à son cortège de néolibéraux, que serions-nous devenus sans cette Protection sociale tant décriée, sans cette permanente bouée de secours. À n'en pas douter, nous aurions « courbé l'échine ». Oui Madame, comme vous l'écriviez dans votre thèse, il y a plus d'un demi-siècle, la Protection sociale est bien fille de la Liberté ! C'est pourquoi elle ne peut être qu'une idée d'avenir... Là encore, la boucle est bouclée !

Pouviez-vous laisser sans réponse la charge de ces néolibéraux ? Pouviez-vous rester passive devant l'étatisation de la Protection sociale comme réponse aussi inadaptée que les attaques néolibérales sont de mauvaise foi ? Vous ne pouvez contenir, Madame, votre courroux. Vous fulminez ! Votre ire est à la hauteur de ce que vous considérez comme une destruction systématique, lente et obstinée, sournoise et brutale, efficace et aveugle à la



fois de notre mémoire collective et de nos acquis civilisationnels. Le « en même temps » déploie ses multiples facettes pour arriver au sommet de son art. Le corps de ballet est en place, la chorégraphie est parfaite. Vous ne pouvez contenir votre objurgation tant vous êtes persuadée qu'ils finiront par la tuer, cette Protection sociale, cette exception française qui, pour vous, par sa nature même, est inaliénable. Alors, personne ne sera surpris lorsque vous reprenez la plume pour à ce jour écrire – c'est pour vous une thérapie! – votre dernier ouvrage: *Une idée de dingue, l'investissement social*<sup>81</sup>. Vous citez d'abord le général de Gaulle qui, dès janvier 1963, parlait déjà d'investissement social « ... Transformation qui s'applique d'abord à la condition de l'Homme. D'où

<sup>81</sup> *Une idée de dingue, l'investissement social*. Éditions de la Raison 2021.

la nécessité de ces investissements sociaux qui s'appellent l'éducation, le logement, l'hospitalisation... » pour, comme à votre habitude, poser un diagnostic glaçant, reprenant, en l'argumentant davantage, un constat que vous aviez déjà fait lors d'un de vos précédents ouvrages. L'État, n'étant plus stratège, il s'est fait administration alors qu'il voulait être start-up nation ! Nous vivons, affirmez-vous, désormais à front renversé. La Californie nous la rêvons<sup>82</sup>, mais nous faisons du colbertisme sans l'avouer. À basse intensité, car sans vision, toute anticipation est devenue illusoire. Telle est selon vous la réalité. Face aux néolibéraux, s'est constitué tout naturellement un néocorporatisme. Vous posez alors sans détour la question pour... trancher le nœud gordien. « L'État-gérant est-il garant d'une plus grande efficacité ? »

<sup>82</sup> Emmanuel Macron. « J'aime énormément la Seine-Saint-Denis... Il ne manque que la mer pour faire la Californie ». 26 mai 2021. Zadig.

En d'autres termes, « la Grande Sécu » serait-elle la Solution ? Je parlais au tout début de mon invite à venir nous rejoindre, de votre humour froid qui déstabilise nombre de vos interlocuteurs. Me suis-je trompé ? Prenant acte que « le législateur a choisi de s'appuyer sur les complémentaires santé, chargées [...] de réduire les restes à charge des assurés<sup>83</sup>, « cette organisation spécifique conduit au reste à charge moyen des ménages le plus faibles de l'OCDE<sup>84</sup> », vous dénoncez l'hypocrisie d'une telle démarche : « après un tel satisfecit, que les frais de gestion des AMC viennent au débat, ce n'est assurément pas un faux débat, c'est un débat biaisé ! C'est le faux-nez derrière lequel se cache la question de la pertinence des politiques publiques

<sup>83</sup> Cour des comptes. Rapport de juin 2012. « Les complémentaires santé, un système très protecteur, mais peu efficient ».

<sup>84</sup> HCAAM, janvier 2022.

ainsi délibérément soustraite à la réflexion et dont les AMC seraient responsables » pour terminer par cette philippique : « À la comptabilité des AMC en partie double, la Sécu oppose une comptabilité en partie... trouble<sup>85</sup> ». Comme un picador – vous avez retrouvé alors votre énergie de combattante ! – vous poursuivez votre sujet : « la seule leçon de la crise sanitaire serait-elle que “l’État a tenu” ? C’est à vos yeux bien la moindre des choses dans une économie déjà largement sous subventions ! « Le nouveau risque, écrivez-vous, celui du pouvoir d’achat avec le retour de l’inflation, semble offrir au réflexe étatique une nouvelle occasion de se manifester : l’État intervient, l’État agit en dépensant ». Vous dénoncez avec force cette transformation insidieuse de

<sup>85</sup> Michel Monier. Hervé Chapron. « Les frais de gestion des AMC : cheval de Troie d’une étatisation programmée ? ». Pour le CTIP. 2022.

« l'économie de marché en une économie de supermarché<sup>86</sup> », vous pointez du doigt cet État qui est plus que jamais au centre du jeu : « la redistribution et la subvention deviennent, avec le secours de la dette, les deux mamelles de l'économie française » et vous concluez en forme de programme. Je continue à vous citer : « La Protection sociale battue en brèche par le nouvel ordre néolibéral, menacée depuis trop longtemps par un État décomplexé, bien que paralysé par sa dette, est aujourd'hui inadaptée aux enjeux d'un XXI<sup>e</sup> siècle mondialisé et démocratiquement fragilisé. Elle est à la croisée des chemins. La nouvelle économie et les nouvelles formes de travail, les besoins d'une société doutant de son propre avenir, obligent à réinventer un nouveau solidarisme,

<sup>86</sup> Michel Monier. « De l'économie de marché à l'économie de supermarché ». *Revue politique et parlementaire*. 3 septembre 2022.

à relire Léon Bourgeois. Les politiques publiques doivent freiner la marche du “Tout-État” et s’efforcer à responsabiliser les acteurs économiques dans la logique rénovée du “quasi-contrat”. Rénover notre contrat social, retrouver les obligations de chacun vis-à-vis de la collectivité et les obligations de la collectivité vis-à-vis de chacun de ses membres, c’est tout d’abord retrouver une fraternité que les Trente Piteuses ont mise à mal et que les Trente Numériques ne parviendront nullement par elles-mêmes à recréer. C’est là ce à quoi il faut s’efforcer pour que l’article 1 de notre Constitution reste pleinement d’actualité, c’est-à-dire que notre République demeure une République sociale. Refonder le modèle de Protection sociale à la française, c’est abandonner l’État-providence pour lui substituer un État qui s’extrait de l’action réactive de court terme et appréhende les dépenses sociales en termes d’investissement, privilégiant les

dépenses préventives à celles curatives, les actives aux passives et soucieux de cohésion. Cet État social en redéfinissant le périmètre précis de l'action publique, en programmant ses interventions dans un temps long, en évaluant ses résultats, en redonnant aux corps intermédiaires toute leur juste place pour faire redynamiser une démocratie sociale aujourd'hui atone, sera à n'en pas douter le mur porteur d'« un monde d'après<sup>87</sup> ».

C'est ce à quoi il faut s'efforcer... dites-vous. Vous vous efforcez au sein du Cercle de recherche et d'analyse sur la protection sociale, le CRAPS, de le faire. Vous en présidez le comité de rédaction. Vous y formez des émules. Vous organisez dîners-débats, groupes de travail, vous lancez des collections, vous animez avec tous les praticiens de la Protection

<sup>87</sup> Michel Monier, Hervé Chapron. *Penser le social. 5 questions pour 2022*. Éditions du CRAPS. 2022.

sociale ce qui est habituellement appelé au débat. Décidément, l'inactivité n'est pas dans vos gènes et c'est tant mieux !

Madame, « être une femme ne suffit toujours pas pour être sous la Coupole. Mais être une femme ne suffit plus pour être empêchée de s'y asseoir<sup>88</sup> ». Vous appartenez à cette lignée de hauts fonctionnaires : comme Sébastien Le Prestre de Vauban vous avez construit des fortifications, comme Paul Delouvrier, vous avez imaginé des villes nouvelles. Comme Marie Curie, vous n'avez « jamais cessé de souhaiter ardemment apporter une aide efficace à la tâche commune ». Tout au long de votre vie, bâtisseuse infatigable d'une œuvre au service de l'unité de la Nation, vous n'avez jamais été dupe. Les derniers élèves de l'École nationale d'administration ne se sont pas, eux non plus trompés. Ils

<sup>88</sup> Jean D'Ormesson.



ont choisi votre nom pour baptiser leur promotion. Lorsqu'André Malraux cite en exergue de ses *Antimémoires* ce texte bouddhique : « L'éléphant est le plus sage de tous les animaux, le seul qui se souvienne de ses vies antérieures ; aussi se tient-il longtemps tranquille, méditant à leur sujet », il feignait d'ignorer que les Hommes avaient inventé, lorsqu'ils prenaient conscience que leurs actions devaient s'inscrire dans la mémoire de leurs successeurs, des académies comme la nôtre dans lesquelles « la tradition n'est pas le culte des cendres, mais la préservation du feu<sup>89</sup> ». Venez donc, Madame, méditer vos vies en notre compagnie et par là nourrir... sur le mode « inouï et prodigieusement singulier » le dialogue des siècles. Soyez, Madame, la bienvenue sous cette coupole !

<sup>89</sup> Gustav Mahler.



Édité par le  
Cercle de Recherche et d'Analyse sur la Protection Sociale  
(CRAPS)  
45 rue Boissy d'Anglas  
75008 Paris

Tous droits réservés.

Toute reproduction ou transmission, même partielle, sous  
quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation  
écrite du détenteur des droits.

N°ISBN : 978-2-492470-01-1

Achévé d'imprimer en décembre 2022  
par Industria - PARIS



© CRAPS, 2022



# *SON CHEMIN* **DE DAMAS**

**HERVÉ CHAPRON**











# SON CHEMIN DE DAMAS



HERVÉ CHAPRON

SON CHEMIN  
DE DAMAS

NOUVELLE

CERCLE DE RECHERCHE ET D'ANALYSE SUR  
LA PROTECTION SOCIALE



*« La seule certitude,  
c'est que rien n'est certain. »*

**Pline l'Ancien**





Confortablement installé, l'endroit lui était familier. Il n'était d'ailleurs pas envisageable qu'il en fût autrement. Chez lui, rien n'était laissé au hasard. Il appartenait à cette catégorie d'individus pour qui l'imprévu n'existait pas tant il était synonyme de ce qu'il exécrait : l'amateurisme. Que cet imprévu existât, qu'il puisse y être confronté, était certainement la chose qu'il craignait le plus au monde. Seuls la rationalité, le sens du

détail et rien d'autre devaient le conduire à la perfection. C'était une de ses certitudes. Et cette perfection tant recherchée, c'était sa manière à lui de conjurer le sort. Sa vie, il se devait donc de la maîtriser. Il y mettait toute son énergie depuis toujours. Bien qu'en permanence sur la réserve, il s'efforçait de dégager de sa personne un naturel décontracté à travers une nonchalance feinte. Revêtu d'un pardessus à la coupe parfaite, confectionné à sa demande à Londres chez un fournisseur de la famille royale, il regardait sans les voir les passants qui jetaient un œil dans sa direction. Venir tous les jeudis après-midi déguster son Rooibos dans cet établissement chargé d'histoire littéraire, dans lequel quelques décennies auparavant Sartre et Camus avaient quotidiennement refait le monde avant de s'entredéchirer, était pour lui plus qu'une tradition qu'il s'était imposée

sans grands efforts. Un rite. À vrai dire, un aboutissement non avoué.

Rien ne lui était plus agréable que de savoir qu'il y retrouverait sa place, quoi qu'il en soit. Elle était à lui, tant elle faisait partie de son identité. Du moins, aimait-il s'en persuader. Aucun garçon de cet établissement du boulevard Saint-Germain qui portait encore les grands tabliers de leurs prédécesseurs du début du siècle dernier, de la taille aux pieds, faisant croire qu'il existerait toujours un temps immobile, n'aurait osé la proposer à quelqu'un d'autre, fût-il Nobel, Goncourt, académicien ou tout simplement multimillionnaire. Sa place, sa table, sa chaise... Rien n'était plus rassurant pour celui qui se fatiguait à « fatiguer son doute<sup>1</sup> », qui s'usait à « user sa sensibilité », qui se cadennassait dans des certitudes érigées en remparts.

<sup>1</sup>Jean Jaurès.

Ces cafés-patrimoine étaient depuis toujours pour lui l'occasion de « rêver cet impossible rêve, de partir où personne ne part<sup>2</sup> ». Qu'il soit à Venise au pied du campanile, au café *Florian*, à Florence en train de savourer le chocolat chaud du café *Rivoire* devant le David de Michel-Ange ou sur la place Rouge, au *Café Pouchkine* et plus régulièrement au *Café de Flore*, c'était toujours la même sensation. Ces lieux, par leur côté intemporel, étaient les seuls endroits qui provoquaient étonnamment en lui cette forme de spleen, lui qui se gardait farouchement de ce qu'il considérait comme une faiblesse coupable, celle de ressentir au plus profond de lui quelque chose d'incontrôlable...

C'est à l'âge de huit ans, au cours moyen élémentaire, dans cette communale du quartier de Belleville, qu'il avait rencontré

<sup>2</sup>Jacques Brel.

un de ces messieurs Germain, qui non seulement avait décelé en lui une appétence aux études, mais surtout une farouche volonté de se distinguer intellectuellement de ses camarades. Déjà, pour lui, « bien travailler » était un pléonasme tant le travail devait être synonyme de perfection. Il avait donc été aussi aisé que réconfortant pour ce prêtre laïc en blouse noire de lui enseigner quotidiennement, au-delà du programme que son élève dévorait goulûment, exigence pour soi-même, réalisation par le travail... tout cet arsenal hérité de la III<sup>e</sup> République tombé progressivement en désuétude et que quelques rares instituteurs, successeurs admirables des hussards de la République, contre vents et marées, essayaient de perpétuer. Se réveiller tôt pour pouvoir commencer sa journée par la lecture dans un silence qu'il ne retrouverait plus tout au long de sa journée, se préparer comme seul un

professionnel le fait pour aller en classe dans cet endroit où il oublierait sa condition, ne jamais se présenter devant ses maîtres sans avoir fait ses devoirs, appris ses leçons...

Alors que ses camarades, tous les jeudis après-midi, allaient se détendre à travers des activités périscolaires, les unes sportives, les autres musicales et bien d'autres encore, dont quelques-unes ressemblaient plus à une garderie qu'à un apprentissage, lui, par obligation, rendait de menus services aux uns et aux autres contre rémunération, subvenant ainsi, comme ses frères et sœurs, aux besoins vitaux de la famille. Laver une voiture, remplir le caddie de la voisine handicapée... il acceptait tout, à condition d'être dédommagé par quelques billets.

Le BEPC, le brevet des collèges de son époque, n'avait été pour lui qu'une simple

formalité. Présenté au concours général, il avait de peu raté le premier prix, devant se contenter du second, ce qu'il prit pour une défaite cuisante. Alors que d'autres, en pareille circonstance, se seraient pavanés, lui refusait de faire état de cet exceptionnel résultat tant un sentiment bien incontrôlable d'injustice l'envahissait à son évocation. D'ailleurs, son curriculum vitæ n'en faisait nullement état. Le baccalauréat avec mention très bien en poche, obtenu sans difficulté apparente, il attaqua les classes préparatoires dans ce grand lycée parisien qui avait formé moult hommes politiques, Nobel de littérature et scientifiques avec cette volonté qui ne le quittait jamais. C'est à l'oral de Polytechnique qu'il donna la pleine mesure de ses capacités, « jouant » à jeu égal avec le jury.

À la sortie de ses études, il refusa toutes les offres d'emploi à la stupéfaction générale bien qu'elles fussent toutes plus alléchantes les unes que les autres... Ce fut son premier luxe ! Entrer dans la carrière, selon cette expression du XIX<sup>e</sup> siècle... jamais il n'y avait songé ! Il n'avait pas surmonté tant d'obstacles, il n'était pas venu à bout de tant d'injustices, il n'avait pas supporté tant de discriminations pour rechercher une reconnaissance de pacotille acquise statutairement en croupissant dans les cabinets ministériels ou au sein des directions générales des entreprises du CAC 40...

Le Quattrocento était sa passion. Il lui permettait d'élaborer sa propre conception des bouleversements civilisationnels à l'appui de ses connaissances mathématiques. Vers ses seize ans, il avait par un de ses hasards de la vie qui n'était nullement pour lui synonyme



d'imprévu, grâce à ses lectures matinales, découvre un ouvrage qui allait d'abord le laisser perplexe, puis le fasciner. Ce que Pierre Francastel démontrait dans son petit fascicule<sup>3</sup> – « Le Moyen Âge avait conçu l'édifice comme une enveloppe, la Renaissance va l'envisager comme la matérialisation d'un système ouvert de plans et de lignes enveloppant et enveloppé » – avait été une véritable révélation qui allait marquer profondément et durablement son existence.

Un système ouvert ! Un monde dans lequel la dimension spatiale devenait pierre angulaire d'une conception révolutionnaire en ce qu'elle était rupture irréversible et modélisatrice ! Alors, le moment était venu de connaître ce monde, de « voyager à l'extérieur de sa chambre », d'entreprendre comme bien

<sup>3</sup> Pierre Francastel. *Peinture et Société*. Gallimard. Idées/Arts. 1965.

d'autres avant lui son « Grand Tour ». Au moment où ses condisciples polytechniciens allaient, en endossant le costume de Rubempré, s'engager avec une rage insensée et pour quelques-uns sans aucun scrupule, à franchir le plus rapidement possible les étapes d'une réussite illusoire, lui avait décidé en toute sérénité de découvrir à sa façon ce monde que la mondialisation naissante allait décloisonner.

Ce n'était en rien un « Tour du monde en quatre-vingts jours<sup>4</sup> » puisque le temps, ce dévoreur d'énergie, n'était pas l'objet de ce périple. Ici, point de vols en Montgolfière, de parcours à dos d'éléphants, d'escroquerie à la banque centrale, non, rien de tout cela. Il s'agissait, comme tous ceux qui dans un

<sup>4</sup>Cf. Hervé Chapron. *L'imprévu n'existe pas*. CRAPS. Décembre 2020.

siècle précédent s'étaient livrés à pareil exercice, de devenir un « *compleat gentleman* ».

De retour en France, pays qu'il trouva alors extraordinairement étriqué tant par sa géographie que par le comportement de ses habitants et plus encore de sa supposée élite, il décida de créer sa propre entreprise, que quelques années plus tard les gazettes se complairaient à dénommer start-up. Les télécoms – toujours l'espace et les mathématiques ! – allaient connaître un développement jamais envisagé et soutenir une nouvelle révolution post-industrielle. L'idée lui était venue lors de son séjour en Asie. Son passage en Amérique du Nord, dans laquelle les nouvelles technologies au stade expérimental balbutiaient dans des garages, lui avait confirmé que si le Quattrocento avait modelé pour quelques siècles le monde par sa découverte de la

perspective, le téléphone cellulaire allait à sa façon l'impacter irrévocablement. Non, le mathématiser comme le fit Brunelleschi en tant qu'architecte ou Uccello en tant que peintre, mais le compresser à un point tel que l'immédiateté deviendrait une nouvelle clé de sol d'une partition inédite et sans cesse renouvelée. « Une pensée au présent, limitée à l'instant, incapable de projections dans le temps, allait illustrer la disparition des temps<sup>5</sup>. »

Ce fut avant tout un travail de moines défricheurs. À la légendaire, mais tellement vraie frilosité des banques, il n'avait ni caution ni recommandation à opposer. L'homme était nu pour convaincre ces cerveaux froids, ces corps sans âme, que l'avenir n'était ni dans l'industrie, ni dans la pierre. Que l'algorithme n'était ni une version

<sup>5</sup> Christophe Clavé.

revisitée d'un surréalisme renaissant, ni une partition de musique sérielle. L'Europe, en ces années, commençait à vieillir, c'est-à-dire à s'éloigner du centre de gravité du monde qu'elle avait depuis toujours bien arrimé à elle, son vieux pays à connaître des velléités de repli sur lui-même. Imaginer que dans un garage, défiant l'ancestrale et sacrosainte notion d'expérience, hors de toute structure publique, de très jeunes adultes en tee-shirts, jeans et baskets et certainement fumant quelques pétards, réécrivaient dans la plus grande décontraction, loin de tout esprit académique, un 1492 aux allures de *Fantasia*, étaient pour tous ses interlocuteurs, de l'ordre de l'impensable. Ronds de cuir aux costumes trois-pièces, tous plus tristes les uns que les autres, imbus de leur responsabilité, attachés à la respectabilité de leur fonction, ils rêvaient le passé quand d'autres, comme

lui, commençaient à écrire c'est-à-dire à structurer l'avenir proche.

Il lui fallut patience et longueur de temps. Détermination et persuasion. En somme, rien de très différent de ce qu'il avait l'habitude de vivre. Certains auraient été convaincus que c'était leur destinée. Lui, non. Jamais, il n'avait été enclin à disséquer sa propre vie, fût-elle en devenir, à se laisser aller à un quelconque sentiment qui aurait pu nuire à cette rage à la fois paisible et débordante qu'il avait toujours connue sans grand besoin de l'entretenir, tellement, seul l'objectif qu'il s'était librement fixé, éradiquait tout sentiment et plus encore tout besoin d'introspection. Se préparer mentalement, comme il l'avait toujours fait, en professionnel, éradiquer toutes possibilités d'imprévu, enchaîner entretiens sur entretiens, commentant à chaque fois sous un angle différent business plan et autres pro-

jections financières lui semblaient naturels. Il s'appliquait, comme l'élève exceptionnel qu'il fut, à convaincre ses interlocuteurs que le téléphone filaire serait très prochainement à remiser au grenier, que le Minitel était une énième impasse dans laquelle quelques hauts fonctionnaires avaient conduit une population qui ne faisait guère de différence entre innovation et gadget.

L'obtention de son premier crédit ne provoqua chez lui aucun sentiment de victoire. Il était désormais simplement en possession d'un outil qui devait lui permettre de réaliser le but qu'il s'était fixé après en avoir défini précisément les étapes pour l'atteindre. Alors, en ces temps de commencements, il constitua avec l'énergie de ceux qui n'ont rien à perdre un réseau de vente pour équiper en téléphones portables non encore devenus smartphones cette population incrédule qui

n'imaginait pas que, quelques années plus tard, ces téléphones toujours plus miniaturisés et toujours plus sophistiqués deviendraient leurs compagnons indispensables, des animaux de compagnie sans nom et sans vie pour lesquels elle dépenserait beaucoup d'argent sans s'en apercevoir. Une addiction naissait. Peu en avaient conscience. Lui, si !

Paradoxalement, dans cette France progressivement socialisée au cours des Trente Piteuses, dans laquelle la classe politique empilait plans de relance et plans d'urgence, conduisait sans vergogne le peuple à l'aveugle en prenant néanmoins soin de ne pas trop amputer le pouvoir d'achat par des artifices plus ou moins avouables – que le quidam nommait simplement emprunt et dette –, la concurrence était dans la doxa officielle toujours gage d'efficacité.



Le jeu subtil d'une redistribution sans fin, fondée sur la magie du prélèvement obligatoire, anesthésiait la société qui voulait encore croire que les Trente Glorieuses ne pouvaient être désormais comme la paix, la croissance, l'élévation du niveau de vie, à l'image d'une vis sans fin, qu'éternelles. L'État, qui se faisait fort de ses échecs successifs, commença comme toujours par créer un organisme public chargé de structurer et réguler ce marché émergent qui prenait des allures de ruée vers l'or. Lui n'avait jamais eu de doute sur ce point. Il l'avait pensé, théorisé, bien avant tout le monde sans pour autant en faire état comme d'autres l'auraient fait à travers des articles et tribunes qui auraient suscité commentaires, débats et conversations dans les dîners en ville auxquels il se refusait de participer. Fort de son réseau de vente de matériel de télécoms constitué à marche forcée grâce auquel il avait bénéficié de marges

inavouables et de plus-values immobilières inespérées, il disposait d'un très confortable trésor de guerre qui lui permettait pour la première fois de son existence une marge de manœuvre non négligeable.

En quelques années, d'invisible il était devenu enviable. De dépendant, autonome. Sa discrétion renforçait le mystère qu'il prenait soin de cultiver. Peu d'interviews, aucune matinale, pas de passage sur les chaînes d'info et aucune concession sur sa vie privée... Il était comme ces avions furtifs, indétectable !

Professionnel par nécessité, déterminé par tempérament, audacieux par besoin, il souscrit au deuxième appel d'offres émis pour l'attribution des bandes de fréquences. De commerçant, il allait devenir opérateur. D'intermédiaire, concepteur. Il fut donc le premier à proposer à une clientèle de plus en

plus nombreuse des contrats dans lesquels étaient liés dans un premier temps abonnement et vente de matériel, dans un second un forfait mensuel quel que soit le nombre d'appels passés, s'assurant ainsi une fidélité contrainte de la clientèle.

Il n'était plus financièrement aisé. Il était simplement riche, très riche. De « G » en « G », de la 3G à la 4G et avec la 5G, c'était un empire qu'il construisait devant un establishment aussi admiratif qu'éberlué. Leader sur le marché national, très fortement implanté sur les marchés extérieurs, particulièrement dans ceux à forte croissance, d'année en année, il gravissait le classement des fortunes françaises qu'un hebdomadaire publiait annuellement et devant lequel une France voyeuriste se pâmait.

Si le Quattrocento avait été une révélation d'adolescent, il avait découvert dans ces années d'ascension sociale dans lesquelles les moments de détente ont été comptés, le cubisme. Rien de surprenant à y regarder de près. Ce qui l'avait séduit dans le Quattrocento, c'était cette tentative de définition d'un ordre naissant. L'art expliquant la société. Le cubisme, jamais abstrait, démultipliant les points de vue sur l'objet, lui faisait à quatre cents ans de distance écho. En creux. D'un monde géométrique à un monde éclaté, d'un téléphone filaire à un téléphone portable, il y voyait un sens de l'Histoire sur lequel il surfait avec une habileté que certains ne devaient pas manquer de qualifier de diabolique.

Tout se déroulait comme il l'avait prévu. Rien de plus naturel en somme pour lui. Cette sérénité feinte qu'il avait depuis toujours

affichée devenait naturelle. Il se ressourçait le soir, dans son hôtel particulier de la rive droite, devant sa collection des œuvres de Gleizes dont la palette comme la vie de chacun d'eux, de sombre s'éclaircissait au fil de leur réussite et reconnaissance pour oser au final les larges aplats de couleurs vives et franches.

Depuis quelques années, un mouvement planétaire déferlait avec une rapidité telle qu'il était impossible de le contrecarrer. La mondialisation achevait cette évolution commencée quelques années plus tôt par la métamorphose du monde bancaire en financier, puis par l'abolition des frontières au sein de zones géographiques définies, enfin par la conclusion de traités commerciaux multilatéraux. Le tout devant apporter à une population qui ne demandait rien, un bonheur à la fois collectif et individuel dont

chacun avait bien du mal à définir le contenu.

On mangeait des fraises en hiver, des ananas toute l'année, des avocats à profusion, mais durs comme du béton armé, des tomates sans couleur et sans goût, mais à un prix dérisoire, le tout présenté sous emballage plastique. Le low cost était devenu une religion occidentale païenne à laquelle chacun se convertissait avec plus ou moins de spontanéité. On voyageait pour le simple plaisir de se déplacer. On admirait en meute l'Acropole sans rien connaître de la Grèce antique, en troupes à Angkor en le comparant à un château fort, on s'amusait des turbans des maharadjahs pour leurs couleurs chatoyantes en s'esclaffant à l'évocation du béret basque. Peu importe le sujet, l'essentiel était de prendre... avec son téléphone, une photo qu'on ne regarderait jamais !

Il avait l'habitude de rentrer tardivement chez lui. Il aimait travailler le soir dans son bureau au dernier étage de la tour que son groupe, dont il avait gardé l'entière propriété grâce à des montages financiers aussi astucieux qu'inédits, venait d'acquérir. Lui qui n'avait jamais eu dans sa jeunesse une chambre digne de ce nom, aimait, la tour vidée de ses collaborateurs, retrouver dans ce cadre qu'il avait aménagé avec un soin particulier, bénéficiant d'une vue à 360° sur Paris, le silence qui lui avait permis il y a tant d'années déjà de s'évader à travers les livres. Arrivé à son domicile, il se mit immédiatement à table.

Dès les premières bouchées, il fut comme déstabilisé. C'était bien la première fois ! Le velouté d'artichaut n'était qu'une bléline qu'un enfant aurait refusé de manger, le bar en croûte de sel, un poisson pané sans pane. Quant au Carbonnieux blanc... de l'eau.

Il ne resta guère de temps à table. Il avait depuis toujours « petit appétit », aurait dit sa mère et ce manque de goût ressenti brutalement ne l'incitait pas à prolonger ce qui aurait dû être un moment de détente, voire de relâchement, encore que contrôlé. Il passa comme chaque soir dans son bureau bibliothèque, endroit dans lequel porcelaines de Sèvres et vases de Lalique, éditions rares, de surcroît avec envoi et toiles de maîtres, conféraient à la pièce ce goût français empreint d'autant de volupté que de retenue.

Le lendemain matin, il fallut se rendre à l'évidence. Il était malade. Anosmie d'une part, fièvre d'autre part. Le médecin appelé, certain de son diagnostic, le fit immédiatement hospitaliser. Il rejoignait ainsi le cortège jour après jour grossissant de ces malades atteints d'un virus au nom barbare de Covid-19.



C'était un malade qui soignait des malades. L'hôpital public, qui ne cessait d'alerter son ministère de tutelle et plus encore l'opinion de sa dégradation lente, mais progressive, allait faire face à une situation inattendue. Des études médicales depuis longtemps inadaptées, des déserts médicaux brisant de facto dans le cadre de l'accès aux soins le dogme de l'égalité de traitement des citoyens, des urgences qui croulaient devant des admissions qui ne l'étaient pas et, pour couronner le tout, des salaires qui laissaient croire à un mépris des pouvoirs publics pour ce personnel hospitalier qui, par conscience professionnelle, accumulait les heures supplémentaires toujours payées avec retard par une administration tyrannique autiste. Seuls la compétence, la bienveillance du personnel pour les patients, le dévouement à l'extrême des uns et des autres permettaient de maintenir tant bien que mal les murs porteurs de

ce qui avait été une des premières et grandes réussites d'une république naissante.

Passés les premiers instants d'étonnement au cours desquels tout et son contraire étaient affirmés par les sachants patentés du monde audiovisuel, le doute n'était plus de mise. Il ne s'agissait évidemment pas d'une grippette, mais bien d'une pandémie. Les plus curieux se plongeaient dans leur livre d'histoire pour se remémorer les grands fléaux de l'humanité pendant que le directeur général de la Santé égrenait chaque soir le nombre de décès... à l'heure de l'apéritif.

Il était « en terre inconnue ». Tout lui était étranger. C'était un voyage au bout... d'un tunnel ! Pour la première fois de sa vie, dans cette chambre qu'il partageait avec il ne savait qui, il se sentait dépossédé de lui-même, de tout ce qui était à la fois sa raison d'être et

ses repères construits dès son plus jeune âge. Sa colonne vertébrale avait disparu. Il vivait dans une dimension dans laquelle volonté, objectif, stratégie, tout ce qui avait été depuis toujours son environnement psychique construit grâce à une volonté de fer était réduit à néant. Il n'était plus qu'une courbe de température, une sinusoïde absconse, un relevé de données aux noms barbares. Les rares propos qu'il parvenait à entendre à son sujet lui étaient incompréhensibles.

Son état de santé se dégradait. Il fut placé en coma artificiel.

Plus de trois semaines plus tard, le réveil fut douloureux. De toute évidence, il devait à la sortie de cette hospitalisation ténébreuse se mettre au repos. Ce qu'il fit. Sans état d'âme, tellement il était dépassé. Dépassé par ce qu'il venait de vivre. Tout devenait étrange,

singulier. Pour la première fois, cet ennemi sans visage, cette hydre jusqu'alors maîtrisée semblait remporter le combat. Il avait rencontré l'imprévu...

Des convictions en matière économique, il n'en avait guère. D'expérience, il savait que moins il devait respecter de normes, moins il devait appliquer de règlements, moins il devait subir de contrôles et plus la vie lui était facile ! Comprenez, plus il réalisait et réaliserait de profits. Oui, il n'avait guère de conviction car il avait désormais des intérêts ! C'était peut-être en cela qu'il appartenait depuis peu à la très grande bourgeoisie plus que par son mode de vie. Certes, il se rattachait de près ou de loin à ce néolibéralisme qui portait le marché au pinacle, qui voyait dans les interventions de l'État plus de perturbation que de régulation, mais il était d'abord farouchement

attaché à la liberté de choix. Un temps, il fut séduit par l'école monétariste dont son chef de file habitué aux déclarations tonitruantes s'exprimait sans complexe : « Si l'État prend en charge les parents, pourquoi leurs enfants s'en préoccuperaient-ils? Même chose pour les pauvres<sup>6</sup> », ce qui ne le choquait pas le moins du monde ayant toujours eu égard et reconnaissance pour ses parents à qui il avait offert une fin de vie qui leur aurait été interdite si leur dernier n'avait pas connu une telle réussite.

Il choisit la Suisse comme pays d'accueil pour son exil sanitaire. Il avait délégué, non sans mal, la marche de ses affaires à quelques collaborateurs qui étaient tenus par visioconférence de lui commenter quotidiennement, en fin de soirée, les documents comptables et financiers qu'il

<sup>6</sup>Milton Friedman.

recevait le matin. Il s'astreignait au cours de la journée, bien que l'exercice lui parût étonnamment fatigant, à quelques heures de lecture, cette passion dévorante qui lui avait permis tant de voyages merveilleux, tant d'aventures exceptionnelles, tant de découvertes inattendues tout en restant dans ce réduit faisant office de chambre aux murs tristes et sans personnalité de Belleville. Il y avait passé des heures inoubliables à comploter dans l'ombre et aux côtés d'Edmond Dantès pour retrouver un honneur perdu, il y avait réprimé quelques fous rires à l'évocation des turpitudes de ce pharmacien scientifique aussi ridicule que pitoyable qu'est monsieur Homais. Combien de fois y avait-il fait le tour du monde grâce à Jules Verne et y avait-il été envoûté par l'Orient de Pierre Loti qu'il ne quittait que pour naviguer sur les bords de la mer Rouge aux côtés d'Henry de Monfreid qui l'entraînait

sans retenue dans ses trafics insensés ? Et dans le même temps, « il y avait haï les voyages et les explorateurs » à la manière de Claude Lévi-Strauss. Combien de fois y avait-il senti la couleur puce de madame Bovary le dévorer, découvert le Cambodge avec André Malraux pour guide, avant qu'il ne l'invite dans un de ses avions en partance pour l'Espagne. Oui, il lui était arrivé d'y crier de douleur aux côtés de Soljenitsyne, de se sentir indigne de partager l'héroïsme de Germaine Tillion dans sa résistance à la déshumanisation programmée à travers l'univers concentrationnaire de Ravensbrück, de s'y rebeller en refusant de croire que 1984 était notre inéluctable et tragique destinée, d'y avoir une réelle bienveillance pour l'intransigeance de ce prêtre Léon Morin, d'y mourir aux côtés de Maillat lors d'un week-end à Zuydcoote. Il avait attendu dans le Désert des Tartares en espérant y croiser

Le Petit Prince pour finalement y découvrir l'absurde avec l'Étranger à moins que ce ne fût en compagnie de la Cantatrice chauve.

Il aimait les auteurs qui firent de leur vie un roman et un roman de leur vie. Peut-être parce que la sienne commençait à ressembler à une aventure. Non pas à celle des écrivains engagés qui avaient nourri la littérature de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle ou à celle des hommes de sciences aux extrapolations vertigineuses de la fin XIX<sup>e</sup> siècle, mais à ces chevaliers d'un nouveau temps, celui des industriels sans usines.

La gestion humaine de son groupe n'était pas sa première préoccupation. Dès lors que la masse salariale ne dépassait pas les montants arrêtés au moment de l'élaboration du budget prévisionnel pour l'exercice suivant et que la paix sociale était assurée, il considé-



rait que la ressource humaine était en ordre de marche. Car au sein de son conglomérat, ce que certains appelaient le « Social », lui le nommait « Ressources ».

Ce qu'il n'avait jamais fait, son exil sanitaire suisse allait lui en donner l'occasion. Bien qu'au repos, ses journées restaient toutefois cadencées. Rien ne le sécurisait davantage. Le matin, après l'analyse fouillée des tableaux de gestion reçus de son siège parisien, il s'accordait le temps nécessaire pour une marche dans ses paysages irréels du pays des Grisons qui lui rappelait une fois encore ses lectures de première jeunesse et sa rencontre avec Heidi. Étendu sur le canapé, il débutait l'après-midi par la lecture ou la relecture de romans, qu'il interrompait pour regarder la télévision dont habituellement il ne faisait guère usage. À 16 heures, il se faisait apporter son Rooibos et regardait l'émission de Pascal

Perri – « Perriscope<sup>7</sup> » –, cette émission programmée par une chaîne d'information continue dédiée entièrement à l'économie qui permettait à deux invités de commenter quotidiennement soit l'actualité, soit de présenter leurs ouvrages récemment parus ou encore de décrire quelques phénomènes socio-économiques émergents. Contre toute attente, il était devenu assidu de cet instant télévisuel qu'il percevait comme une vulgarisation d'excellent niveau.

C'est dans ces circonstances qu'il découvrit et un ouvrage dont il n'aurait jamais eu l'occasion d'entendre parler et un de ses deux auteurs. Au cours de cette demi-heure, l'invité qui n'était pas inconnu des téléspectateurs, à travers la présentation de l'ouvrage : *Penser le social au XXI<sup>e</sup> siècle : 5 nouvelles leçons*<sup>8</sup>

<sup>7</sup> 5 avril 2021. LCI.

<sup>8</sup> Michel Monier, Hervé Chapron. *Penser le social au XXI<sup>e</sup> siècle : 5 nouvelles leçons*. CRAPS. 2021.

édité par le Cercle de recherche et d'analyse sur la protection sociale, le think tank dédié précisément à la Protection sociale dont l'objectif premier était que celle-ci reste « une idée d'avenir », lançait un cri d'alarme à l'appui de l'Histoire de la Protection sociale, nourri d'exemples récents. En quelque sorte, il appelait de ses vœux à la refondation de cette exception française, pensée dans un pays encore en guerre, mise en place dès la Libération et consubstantielle de notre Pacte républicain. Il expliquait comment ce système des « jours heureux » était à bout de souffle, qu'en mélangeant avec l'habileté d'un joueur de bonneteau les notions initialement structurantes d'assurance, de solidarité et d'assistance, l'État, enfermé dans un court-termisme paralysant, en s'entêtant à ériger en dogme la soutenabilité budgétaire au détriment d'une soutenabilité sociale, en promouvant « en même temps » le désir

« d'assistance universelle » sapait à bas bruits et à terme l'idée même de Protection sociale qui ne pouvait que perdre, définitivement, tout lien avec le travail et l'emploi. La conclusion de l'invité aux allures de prophétie devait susciter en lui cette curiosité dont il avait fait un moteur de sa propre vie à un point tel que la dernière phrase prononcée lors de cette émission, il pouvait la redire dans son intégralité encore quelques jours plus tard : « si financer le Social n'est plus une charge, mais un investissement, c'est alors un nouveau modèle qui devient possible ! ».

Il était sonné ! Comment ce qui représente plus de trente pour cent du PIB n'était pas enseigné dans cette école de la République à qui il devait tout ? Comment ce lien social, amortisseur de crise, ciment d'une société, n'était jamais l'objet d'un débat lors des élections présidentielles, point d'orgue de la vie démocratique du pays ? Comment pou-

vait-on croire que sans démocratie sociale, la démocratie politique pouvait suffire à elle seule au développement d'un pays moderne ? Et comment lui, avait-il pu négliger pour ne pas dire ignorer ce concept révolutionnaire qui défiait les notions de classes sociales et plus encore les privilèges dont il avait été par sa naissance exclu ?

Dans un réflexe pavlovien, il se mit à dévorer une littérature dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il se lança alors avec l'énergie qui était la sienne dans l'œuvre de Léon Bourgeois et y découvrit le solidarisme et médita longuement sur cette affirmation en guise de doctrine : « La liberté de l'Homme commence à la libération de sa dette sociale. » Il dévora les biographies des Laroque et autres Croizat à travers le compromis historique entre gaullistes et communistes de l'après-guerre. Il découvrit à travers le droit social les

ordonnances de 1944, de 1967, la création en 1958 de l'Assurance chômage, cas unique de couverture d'un risque qui n'existait pas lors de sa mise en place, enfin celle de l'Association de garantie des salaires en 1974 à la suite du conflit Lip qui clôtura un cycle d'innovations sociales uniques au monde. Il prit alors conscience de l'illusion suscitée pendant les Trente Piteuses par les multiples rustines et lignes Maginot, inventées en urgence par quelques crânes d'œuf, vitrine d'une Haute administration que plus personne ne nous enviait, devant colmater bien souvent d'une façon superficielle pour ne pas dire dérisoire les conséquences d'une politique économique défailante. Il constata la dégradation d'un système qui, de jardin à la française, était devenu progressivement jardin à l'anglaise, au fur et à mesure que l'usine du monde asséchait par un effet collatéral subi le tissu économique. Il s'étonna, lui

le néolibéral, que l'ADN bismarckien fût abandonné par ceux qui se réclamaient de ce courant de pensée au profit d'une étatisation beveridgienne le plus souvent sous couvert de préservation du pouvoir d'achat, sans pour autant renforcer l'efficacité sociale de l'ensemble. Il s'interrogeait sur la pertinence de ces politiques publiques, élaborées dans le huis clos des cabinets ministériels, renouvelées d'année en année par tacite reconduction, jamais évaluées. Il ne se réjouissait plus de ces multiples exonérations de charges qui constituaient un des rares attraits des politiques de l'emploi, obsolètes et coûteuses, dont son groupe avait profité sans contrepartie et plus que de raison. Elles lui apparaissaient comme un coup bas porté au financement d'une Protection sociale qu'il comprenait désormais comme un patrimoine collectif, mieux comme le patrimoine de celles et ceux qui n'en ont pas

d'autre. Il devenait sceptique sur ce choix permanent d'une déconcentration, dont les agences régionales de santé étaient devenues durant la pandémie un exemple concret et contesté au détriment d'une décentralisation, phénomène toujours inachevé. « Pognon de dingue » ? Ses certitudes se transformaient en doute. Il prenait soudainement conscience qu'à la sortie de son hospitalisation, il n'avait acquitté aucune facture, lui pour qui, quel qu'en fût le montant, elle n'aurait été en rien un problème à honorer.

Il découvrait en background le monde syndical. Son histoire, ses déchirements, son pluralisme. La Charte d'Amiens et la déchristianisation de toute une partie d'un courant qui, plus tard, entre autogestion et réformisme, allait se fondre dans un syndicalisme d'accompagnement dont les tenants du syndicalisme d'opposition dénonçaient



avec force et vigueur l'influence auprès des sphères décisionnelles. Il comprenait le peu d'intérêt pour les salariés du privé à se syndiquer et était nullement insensible au syndicalisme de Gand. Il était ahuri que la sphère publique puisse à tous les étages de la pyramide se réunir pour décider du déroulement de carrière des agents, ce qui pour lui n'était que perte de temps, que dilution des responsabilités. Il comprenait enfin que ce mouvement d'étatisation de la Protection sociale, paradoxalement voulu par des néolibéraux à son image, s'accélérait. Fuite en avant ou ultime rempart pour stopper les réflexes consuméristes d'une population ? L'homme des certitudes devenait dubitatif, la rationalité de sa pensée s'effaçait devant tant de complexités. Il ne comprenait pas la réforme de l'Assurance chômage fondée sur cette croyance absurde à l'encontre de toutes les leçons tirées après plus de soixante années

d'expérience, à savoir que la norme serait plus forte, voire supérieure à la conjoncture. Il mettait en perspective ce qu'il avait lu dans *Qui veut tuer les mutuelles ?*<sup>9</sup> Et ce projet de « grande Sécu » aussi fantasmagorique qu'illusoire qui veut faire table rase de ce Yalta entre public et privé sous prétexte de clarification et d'économies de gestion au sein des indispensables mutuelles et instituts de prévoyance et qui nivellerait sans aucun doute par le bas la couverture sociale, d'abord celle de ceux qui comme lui n'étaient pas nés avec une cuillère en vermeil dans la bouche et qui n'avaient pas pu s'extraire de leur condition.

Il venait de trouver son chemin de Damas.

Il avait assimilé toute la documentation, newsletter, CRAPSLOG et autres fascicules dans lesquels il avait trouvé les cahiers

<sup>9</sup> *Qui veut tuer les mutuelles ?* Louis Dominici. Président de la Mutuelle des affaires étrangères et européennes (MAEE).

centraux particulièrement didactiques que le Cercle de recherche et d'analyse sur l'avenir de la protection sociale publiait régulièrement. Il avait lu tous les ouvrages parus dans les diverses collections publiées sous l'égide de ce think tank qui ne recevait aucune subvention publique et qui était la propriété de celles et ceux qui, par expérience et par conviction, voyaient en cette Protection sociale le stade avancé d'une société de progrès. Avec *Penser le social au XXI<sup>e</sup> siècle*, avec « les #idées des acteurs », avec des séries comme celles « Affinitaires » élaborée avec Unéopôle et bien d'autres, avec les vidéos d'animation conçues avec le réseau Canopée et la Fondation Charles de Gaulle, le CRAPS développait la problématique de la Protection sociale, certes dans sa globalité, en expert assurément, mais ce qui en faisait son originalité, d'abord sous l'angle de la pratique. Il avait souri à la lecture de la

nouvelle publiée chaque année au moment des fêtes, exercice de style et gros clin d'œil !

Ayant rejoint ses pénates parisiens après un trimestre de convalescence, il reprenait ses activités avec un rythme qui n'était pas raisonnable. Il voulait rattraper le temps perdu. C'était *L'Homme pressé* de Paul Morand. « À quoi reconnaître qu'on est arrivé, si l'on ne s'arrête jamais ? » C'était le type de question qui l'agaçait. Passé les premiers temps de cette reprise à corps perdu qui avait épuisé collaborateurs, conseils et tout son entourage, il fut saisi d'un besoin étrange. Lui, le solitaire, le professionnel, ce samouraï des temps modernes, celui d'une société occidentale dont la boussole était démagnétisée, il était éreinté de cette ivresse qu'il était désormais incapable de justifier. Lui, l'homme aux décisions radicales, aux certitudes glaciales, semblait dans des réflexions pour

lesquelles il aurait haussé les épaules avant son hospitalisation.

Il avait subitement demandé à son assistante de décommander en ce soir de décembre tous ses rendez-vous à partir de 18 h 30. La nuit s'était installée sur ce Paris cotonneux enguirlandé de décorations de Noël au goût incertain qui s'apprêtait après plus de deux années de crise sanitaire, de vie au ralenti, à fêter les traditionnelles fêtes de fin d'année. Cette année, les grands-parents allaient être autorisés à partager la table de leurs enfants et petits-enfants !!!

C'est vers 19 heures qu'il demanda à son assistante de le mettre en relation avec le président du CRAPS.

- Allô, monsieur le président ?
- Oui madame.

– Bonjour, monsieur le président, je vous passe le président de notre groupe.

– Merci madame...

– Monsieur le président du CRAPS, d'abord bonjour et merci d'avoir accepté de prendre mon appel pour lequel, je ne vous le cacherai pas davantage, j'ai beaucoup réfléchi... en réalité, beaucoup hésité. Mais, tout d'abord, permettez-moi de me présenter...

– Monsieur le président, je vous prie de bien vouloir m'excuser de vous interrompre, mais il me semble que ce ne soit pas nécessaire...

– Soit, soit... Alors, entrons dans le vif du sujet puisque vous m'y autorisez. Voilà ce qui m'amène à vous. Pendant de très et peut-être trop longues années, ma seule préoccupation n'aura été finalement que comptes de résultat, fonds de roulement, frais financiers, marges brutes, retours sur investissements, fusions-acquisitions et OPA agressives. Puis-je l'avouer devant vous, tout ce qui touchait

de près ou de loin à la Protection sociale non seulement ne suscitait guère d'intérêt chez moi, mais m'apparaissait être des questions byzantines pour satisfaire une population démunie de volonté et de courage, ne mettant son peu d'énergie qu'à rechercher aides et allocations. J'ai conscience, monsieur le président, de mon parler cash et si je vous choque, croyez bien que j'en suis désolé...

– Je vous en prie, monsieur le président...

– Tout ça pour vous dire que lors de mon repos forcé en Suisse – ce n'est pas un secret, vous êtes nécessairement au courant, la presse y compris internationale en a fait état – j'ai eu l'occasion à la suite d'une intervention télévisuelle d'un des membres de votre comité directeur de me pencher sur ce que vous connaissez à merveille et qui nourrit votre passion, la Protection sociale, son histoire, son évolution, son efficacité et bien sûr son

coût, son avenir aussi et bien d'autres choses. C'est aussi passionnant qu'inquiétant...

– Oh que oui, monsieur le président, aussi passionnant qu'inquiétant...

– Alors voilà, je me disais... excusez-moi monsieur le président de mon outreccuidance, à tout le moins de mon audace, mais je me disais... enfin bref, j'aimerais à titre personnel devenir membre de votre think tank, le CRAPS. Et si vous acceptiez ma modeste adhésion, en cette période électorale qui engagera notre pays pour les cinq ans à venir, je me permettrai de vous faire part d'une idée qui m'est venue après la lecture de toute la production épistolaire de votre think tank. Vous êtes une force de proposition, alors proposez ! et si vous en étiez d'accord, proposons... C'est-à-dire... euh... rêvons ! quand bien même ce verbe ne fait pas spontanément partie de mon vocabulaire. Alors, imaginons ce nouveau



modèle de Protection sociale sur le mode « il était une fois », version... interpellation des candidats... Quelque chose comme « Et si »...

C'était au tour du président du CRAPS d'être sonné !

– Allô, mon cher directeur général, c'est votre président...

– Bonsoir monsieur le président...

– Écoutez bien ce que je vais vous raconter, vous n'en croirez pas vos oreilles. Je viens d'avoir à l'instant le président du groupe...

Et le président du CRAPS de raconter à son directeur général par le menu sa conversation téléphonique avec le président de ce groupe international.

– Quel imprévu monsieur le président... !

– Imprévu ! Pensez donc, mon cher directeur général. Vous vous égarez... L'année dernière, à pareille époque, vous m'avez presque battu froid en m'expliquant à l'appui de l'exploit de Phileas Fogg que l'imprévu n'existe pas<sup>10</sup>. Eh bien, vous aviez raison ! L'imprévu n'existe pas ! Ce soir, si nous en sommes là, ce n'est pas que nous avons rencontré l'imprévu. Non, pas du tout, mon cher directeur général. Ce soir, c'est de l'ordre du miracle. Oui, un miracle ! C'est donc le hasard qui a frappé ! Car le hasard, comme le disait Einstein, c'est Dieu qui voyage incognito...  
– ... Monsieur le président...

<sup>10</sup> Hervé Chapron. *L'imprévu n'existe pas*. Éditions CRAPS. Décembre 2020.

*Son chemin de Damas*



Édité par le  
Cercle de Recherche et d'Analyse sur la Protection Sociale  
(CRAPS)  
45, rue Boissy d'Anglas  
75008 Paris

Tous droits réservés.

Toute reproduction ou transmission, même partielle, sous  
quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation  
écrite du détenteur des droits.

N°ISBN : 978-2-492470-11-0

Achévé d'imprimer en décembre 2021  
par Industria - PARIS



© CRAPS. 2021.





*L'IMPRÉVU*  
**N'EXISTE PAS !**

HERVÉ CHAPRON





**L'IMPRÉVU  
N'EXISTE PAS!**



HERVÉ CHAPRON

L'IMPRÉVU  
N'EXISTE PAS !

NOUVELLE SATIRIQUE

CERCLE DE RECHERCHE ET D'ANALYSE SUR  
LA PROTECTION SOCIALE



*Laissons les fous, tenons-nous-en aux sages.*

**La Chanson de Roland**





Oyez, oyez, braves gens,

Ici, pas de vieille Angleterre, pas de club londonien réservé exclusivement à la gent masculine. Pas de Reform club à l'atmosphère feutrée, pas de personnage à l'emblématique figure de Byron, ayant vécu mille ans sans vieillir, cultivant par le silence et la ponctualité le mystère. Non, ici, personne ne se targue de n'être jamais pressé, mais tou-

jours prêt, de cultiver le repos dans l'action, personne ne s'honore de vivre comme une mécanique...

Oyez, oyez, braves gens, approchez, approchez.

Ici, pas d'inspecteur Fix déterminé comme un Javert, alléché comme aucun autre, par une prime offerte pour l'hypothétique capture d'un voleur de la Banque d'Angleterre. Encore moins de Passepartout à la force herculéenne, à la souplesse et à l'agilité hors du commun, à l'astuce et à la témérité enviabiles. Pas de Phileas Fogg, casanier et régulier, convaincu de posséder mieux que quiconque la carte du monde, allant toujours par le plus court, volant, quoi qu'il en coûte, démontrer que la Terre a diminué...

Approchez braves gens, que je vous raconte la terrible histoire de notre village, la Terre, que je vous décrive l'arrogance de l'Homme, sa suffisance et sa prétention. Venez découvrir par le menu l'incroyable fatuité des gouvernants, la superbe de la Haute fonction publique, venez écouter attentivement les turpitudes humaines, les fadaises et autres carabistouilles intellectuelles érigées en dogme...

Ici, point de Tour du monde en quatre-vingts jours. Ici, l'Histoire n'est pas une leçon tirée de l'expérience, elle n'est qu'une longue suite d'aveuglements, de dénis... Ici, ce sont les dérives d'un monde 3.0 que vous allez appréhender avec stupeur, ce sont les insultes au bon sens au nom d'une civilisation de progrès qui provoqueront en vous effroi et sidération...

Je vais vous parler d'un temps, celui par laquelle la colère de Dieu ne cessait de frapper, mettant quotidiennement à l'épreuve Jupiter. Un monde dans lequel la rue était devenue une nouvelle agora, la Perfide Albion quittait l'Europe, le multilatéralisme était contesté, le débat public avait choisi les réseaux sociaux comme porte-voix... « *On ne changeait plus d'avis, on changeait de logiciel... On appliquait aux humains le vocabulaire des machines*<sup>1</sup>. » Un monde sans frontières, terrain de jeu du néolibéralisme, exacerbé par tous les fantasmes, toutes les frustrations, toutes les craintes. Un monde qui cherchait en vain depuis plus de vingt ans à objectiver les signes probants d'un supposé progrès. En réalité, la pauvreté y progressait à un rythme insupportable, l'exclusion y était ressentie par un nombre croissant de citoyens y compris parmi celles et ceux qui

<sup>1</sup> Patrick Rambaud. *Les cinq plaies du royaume*. Grasset. 2020.

avaient pu obtenir, ce qui était considéré comme un luxe confinant à un privilège : un emploi. Les gazettes les plus sérieuses parlaient pudiquement de nouveaux pauvres, les sociologues étudiaient l'âge d'or des petits boulots, les économistes constataient que les richesses créées étaient de plus en plus concentrées en de moins en moins de mains.

Ce temps, braves gens, c'était celui de l'arrogance d'une élite qui voulait croire et faire croire que notre Terre, notre chère Gaïa, était un petit village, dont les forts en thème croyaient et voulaient faire croire en l'avenir d'une industrie et d'entreprises sans usine<sup>2</sup>, qu'une société de loisirs était le nec plus ultra d'une société de consommation devenue le nouvel opium du peuple, que la discrimination positive réduirait les inégali-

<sup>2</sup> Serge Tchuruk. Juin 2001.

tés, que l'uniformisation de nos vies était la porte d'entrée d'un monde pacifié...

Et voilà qu'au sein de ce que certains dénonçaient comme un chaos général, d'autres comme l'inéluctable phase d'adaptation à la fin de laquelle un nouveau monde devait émerger, que finalement cette époque n'était autre qu'un nouveau 1492, le monde de l'invisible s'invitait dans un quotidien déjà largement archipélisé sociologiquement, dévasté économiquement par un chômage de masse, miné intellectuellement par le concept de déclin de plus en plus partagé par une population résignée, en proie à un doute tenace envers toutes les institutions. Les valeurs de la République ne cimentaient plus la Nation, pire elles étaient remises en cause !

« *Je ne crois que ce que je vois* »... quelle blague ! Déjà au siècle précédent, la physique quantique avait définitivement tordu le cou à ce vieux saint Thomas. Le tout jeune XXI<sup>e</sup> siècle, qui n'avait pas perdu de temps pour naître, contrairement à son frère aîné, dans des circonstances tragiques tout comme lui, dans cette nouvelle Amérique qui ne cessait de prendre des rides à travers un ego surdimensionné qu'elle peinait depuis un demi-siècle à assumer, allait du haut de sa vingtième année rappeler au monde entier incrédule que compter sans le monde de l'invisible était une faute existentielle... Décidément, ce siècle, lui aussi, ne voulait laisser personne dire que vingt ans, c'est le plus bel âge de la vie<sup>3</sup> !

<sup>3</sup> Paul Nizan. *Aden-Arabie*. 1932. « *J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie* ».

Peste d'Athènes, Peste noire, Choléra, Grippe espagnole, Grippe asiatique, Grippe de Hong Kong... Rien de toutes ces pandémies, braves gens, parmi tant d'autres, qui avaient égrené dramatiquement l'Histoire des Hommes, ne s'inscrivait nullement dans leur mémoire collective... Certes, la médecine était devenue une nouvelle religion avec son dogme, le principe de précaution, son credo, celui de l'acharnement pour l'allongement de la durée de vie quelle qu'en soit sa qualité, sa liturgie le tiers payant, ses intégristes qui consommaient gloutonnement médicaments, visites médicales, analyses biologiques et IRM, avec ses athées qui refusaient vaccins et autres thérapies au nom d'une liberté chèrement acquise. Elle faisait oublier à tous ses fidèles « *qu'on ne meurt pas de ce qu'on est malade, mais de ce qu'on est vivant*<sup>4</sup> ». Alors, les uns et les autres se ras-

<sup>4</sup> Montaigne.



suraient, chacun à leur manière, en contemplant béatement l'augmentation incontrôlée des dépenses médicales, en se persuadant que dépenser pour un système de soins qui ne parvenait pas à devenir un système de santé était la meilleure des préventions !

Pourtant, un des membres de son clergé laïc, vraisemblablement un cardinal sans robe pourpre, Charles Nicolle<sup>5</sup>, dès 1933, à petits bruits, dans une Europe en proie au Mal, avait alerté la masse des fidèles plus enclins à croire aux futures et irréelles vertus munichoises qu'aux conséquences certaines et ignobles du Lebensraum : « *Il y aura donc des maladies nouvelles. C'est un fait fatal. Un autre fait, aussi fatal, est que nous ne saurons jamais les dépister dès leur origine. Lorsque nous aurons notion de ces maladies, elles se-*

<sup>5</sup> Charles Nicolle (1866-1936). Médecin microbiologiste. Prix Nobel 1928.

*ront déjà toutes formées, adultes, pourrait-on dire. Elles apparaîtront comme Athéna parut, sortant toute armée du cerveau de Zeus. Comment les reconnâtrons-nous ces maladies nouvelles, comment soupçonnerons-nous leur existence avant qu'elles n'aient revêtu leur costume de symptômes? Nous sommes frères parce que le même danger nous menace, solidaires parce que la contagion nous vient le plus souvent de nos semblables<sup>6</sup>. »*

Continuez à approcher, braves gens ! Ne relâchez surtout pas votre attention, écoutez la suite de ce récit aux allures de voyage extraordinaire de Jules Verne. Un sentiment indéfinissable de malaise, de mal-être va vous envahir lentement, que vous dissiperez avec maintes difficultés...

<sup>6</sup> Charles Nicolle. *Destin des maladies infectieuses*. 1933.

Ici, point de chien des Baskerville, pas de Jack l'Éventreur. Point d'histoires extraordinaires, encore moins de Horla... Ici n'est que « *vérité, l'âpre vérité*<sup>7</sup> » ! Gardez seulement présent à l'esprit, braves gens, tout au long de ce récit, la devise d'André Suarès : « *n'être pas dupe : principe sacré de l'esprit* » pour la mettre en perspective avec l'affligeante nouvelle « *étrange défaite*<sup>8</sup> » !

Écoutez bien ! Pendant que le monde occidental était tout occupé aux préparatifs de célébration de la nouvelle année, pour une nuit d'excès, oubliant par là même « *que la parfaite raison fuit toute extrémité*<sup>9</sup> », une série de cas de pneumonie d'origine inconnue apparaissait dans une ville chinoise, totalement ignorée des Occidentaux, Wuhan. Très

<sup>7</sup> Danton.

<sup>8</sup> Marc Bloch. 1940.

<sup>9</sup> *Le Misanthrope*.

vite, la relation fut faite avec l'exposition des patients à des animaux vivants d'un marché de la ville. Le lendemain de la fête des Rois, il était établi que la cause de cette nouvelle maladie respiratoire était un coronavirus émergent.

Braves gens, prenez conscience qu'il aura fallu trois mois pour que l'OMS, cet avatar du multilatéralisme, annonce<sup>10</sup> que la Covid-19, car tel est désormais le nom de ce virus, pouvait être qualifiée de pandémie. Braves gens, voulez-vous me croire, « *dans ce cher et vieux pays... venu du fond des âges* », le nôtre, dans lequel s'est développée l'intime conviction que le nuage de Tchernobyl s'était arrêté net à la frontière en signe de respect pour son Histoire, son peuple assommé quotidiennement par des propos indigents dont le seul but était « *de ne pas faire de vagues* »

<sup>10</sup> Le 11 mars 2020.

allait contempler avec des yeux d'enfants devant un jeu de Lego, au lieu de se préparer, c'est-à-dire de se ressaisir, l'extraordinaire construction en dix jours d'un hôpital dédié aux malades chinois du virus !

Les télévisions ne cessaient de passer en boucle les rues désertes de Wuhan. Tout y était figé, seuls les feux tricolores continuaient à s'allumer par intermittence dans cet espace déserté par ceux-là mêmes qui trouvaient en la métropolisation, l'étape indépassable de l'urbanisation heureuse. Les commentateurs sur les chaînes d'information continue vantaient à tout va la discipline chinoise en oubliant la nature du régime. Aucun ne se préoccupait de la possibilité de voir arriver sans y être invité sur le continent européen ce virus...

Braves gens, un malaise diffus commençait à poindre. Ceux, nombreux, qui avaient encouragé les anciennes routes de la soie à renaître à travers des contrats commerciaux opaques, feignaient de découvrir que le virus les empruntait sans visa. L'Italie, berceau de la civilisation étrusque, de la Grande-Grèce, de l'Empire romain, du Saint-Siège, des républiques maritimes, de l'Humanisme et de la Renaissance devenait la porte d'entrée européenne de la Covid qui allait rappeler à l'Homme sa dimension tragique, sa destinée dérisoire : « *une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie*<sup>11</sup> ».

Prenez conscience à cet instant, toutes et tous, que ce monde qui aspirait depuis plus de deux ans à devenir nouveau, se croyait définitivement aseptisé, protégé et tranquille.

<sup>11</sup> André Malraux. *Les Conquérants*. 1928.

L'imprévu n'existait pas<sup>12</sup> ! L'État était, dans les esprits, toujours, Providence ! L'État se mentait en réalité à lui-même en se gaussant d'être stratège. Et rien ne pouvait en être autrement, c'est, comprenez-le bien, le pouvoir des dogmes ! D'ailleurs, à quoi bon, cette Covid, ce n'était qu'une gripette...

Une gripette ! Bien sûr, et rien d'autre puisque chacun avait entendu à la télévision cette affirmation péremptoire déversée à l'envi par des médecins sans patients reconvertis dans le show télévisuel !... d'autant que « *toutes les mesures anticipées ont (avaient) été mises en œuvre pour assurer la sécurité sanitaire de nos concitoyens*<sup>13</sup> »... Et puis le meilleur système de santé du monde n'était-

<sup>12</sup> Jules Verne. *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. 1872. « *L'imprévu n'existe pas* » : réponse de Phileas Fogg à John Sullivan.

<sup>13</sup> Agnès Buzyn, ministre des Solidarités et de la Santé. Communiqué de presse.

il pas à disposition des uns et des autres sans condition de ressources...

Pour autant, dans ce monde au temps raccourci, la Covid avançait de façon exponentielle, frappait les plus fragiles sans exception et quelques autres... La planète était devenue un blockbuster sanitaire...

Constatez mes amis que le pays de la conjecture de Poincaré, au peuple auréolé de nombreuses médailles Fields, n'entendait paradoxalement goutte à la mathématique. Et voilà que soudain, dans ce monde s'usant à rechercher la perfection, voulant imposer le bonheur à chacun par une sublimation de l'égalité et de la redistribution des revenus, à travers une bien-pensance exaspérante, les termes « exponentiel », « courbe de Gauss » et autres « plateaux » apparaissaient dans chaque propos, devenaient d'une utilisa-



tion commune dans certains milieux. La logorrhée médiatique y revenait sans cesse, puisque plus elle y revenait, plus l'audience grimait ! Braves gens, voilà le quidam découvrant le vertige de l'exponentiel, la fureur du R0 ! Imaginez un peuple de 60 millions de médecins !!! C'était le temps béni des experts sur canapé, bière à la main...

Imaginez-vous aussi, plus sérieusement, des hôpitaux submergés de patients, des salles de réanimation insuffisantes en nombre, un corps médical mal équipé, épuisé pour autant dubitatif, des salles d'attente de médecins libéraux vides et des cliniques privées tournant au ralenti... Imaginez-vous une ministre de la Santé, déjà sourde au malaise des hospitaliers qui dénonçaient, par des grèves symboliques depuis plus d'un an, l'état dégradé du système de soins, quitter l'avenue de Ségur en pleine crise sanitaire pour

mener campagne électorale. Imaginez-vous un président de la République appelant ses compatriotes, quelques jours à peine avant sa propre décision, celle de confiner la population dont il a la responsabilité, à fréquenter les salles de spectacle en ce temps anxiogène...

L'état d'urgence sanitaire était décrété ! Oui, l'extrapolation, l'exponentiel, la statistique contraignaient au confinement. Le président de la République l'annonçait au peuple rassemblé devant un écran cathodique sans pour autant en prononcer le mot... « *L'Homme est devenu le centre du monde, il en est aussi le résumé*<sup>14</sup>. »

<sup>14</sup> Jean Bazaine. *Notes sur la peinture d'aujourd'hui*. Collection Pierres Vives. Seuil. 1953.

« Ô temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices, suspendez votre cours<sup>15</sup> ! »

Braves gens notez que pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité, dans ce monde post-industriel, dans ce monde ayant soif d'ennemis pour se prouver à lui-même sa propre existence, la santé prenait le primat sur l'économie ! Pour autant, ne vous montrez pas trop vite satisfait de ce changement de pied à caractère historique. Car à la surprise allaient succéder la peur puis la colère...

La surprise ? Elle débuta au constat d'un exode massif, celui de tous ces métropolitains qui, ayant une résidence secondaire, choisissaient de se confiner dans le confort enviable que procure l'espace, faisant fi du

<sup>15</sup> Alphonse de Lamartine. *Le lac*. Méditations poétiques. 1820.

sort des plus défavorisés... La Terre était un petit village peuplé... d'individualistes, pire, d'égoïstes. Elle se renforça ensuite lorsque chacun apprit, ce qui était tu au bon peuple, la rétrogradation de notre système de santé en 20 ans de la première à la 16<sup>e</sup> place selon les critères de l'OMS, justifiant de facto les appels au secours sans cesse répétés, jamais entendus des hospitaliers. Elle est devenue enfin sidération lorsqu'il fallut reconnaître la liquidation de tous les stocks stratégiques de masques pour raisons budgétaires...

La peur ? Amis, vous le comprendrez facilement ! Chaque soir le directeur général de la santé convoquait à heure fixe le peuple médusé pour lui égrener laborieusement le nombre de décès quotidien. La vague montait très régulièrement, rien ne semblait l'arrêter. Chacun craignait pour les siens, pour lui... Chacun apprenait avec stupéfaction que la

France était le 26<sup>e</sup> pays sur 28 à fermer ses frontières comme chacun apprendra deux mois plus tard qu'elle sera la première à les rouvrir. Une peur tant collective qu'individuelle grandement alimentée par le spectacle affligeant des officiers supérieurs du corps médical venant les uns après les autres déclarer devant caméras et micros, toujours d'une façon péremptoire, le diamétral inverse du collègue précédent... On en regrettait les spectacles de Guy Lux !

La colère enfin. Car, très vite, il apparaissait que la France manquait de tout. De masques, de réanimateurs, de chambres de réanimation et de tests<sup>16</sup>... Le secrétaire général de l'OMS a eu beau répéter à qui voulait l'entendre,

<sup>16</sup> Dr Tedros Adhanom Ghebreyesus. Directeur général de l'Organisation mondiale de la Santé. « *On ne peut pas stopper cette pandémie, si on ne sait pas qui est infecté.* »

testez, testez, testez<sup>17</sup>... rien ne bougeait, rien n'y faisait, malgré la mobilisation générale proclamée solennellement le 12 mars par le président de la République.

Braves gens, voulez-vous me croire, si la France manquait de tout, les dépenses courantes de santé, en termes relatifs, s'élevaient à 11,2 % du PIB, contre 8,8 % pour la moyenne OCDE<sup>18</sup>. Alors, maintenant, braves gens, il vous faut retenir votre souffle car ce que vous allez entendre n'est pas audible par vos parents et grands-parents. Ce n'est pas la négation de l'Histoire, c'est son

<sup>17</sup> D<sup>r</sup> Tedros Adhanom Ghebreyesus. Directeur général de l'Organisation mondiale de la Santé. « *Nous avons un message simple pour tous les pays: testez, testez, testez.* »

<sup>18</sup> Les nombres pour 1 000 habitants de médecins, d'infirmiers(ères), de lits d'hôpitaux, de lits d'hôpitaux dédiés aux soins psychiatriques, d'IRM, de scanners, sont systématiquement inférieurs à ceux observés dans un pays comme l'Allemagne et souvent même inférieurs à la moyenne des pays de l'OCDE.

acharnement. C'est l'illustration tragique d'une fable de La Fontaine. Celle de la cigale et la fourmi. Celle de l'exigence et de l'effort, celle de l'intérêt général face à la désinvolture et à la légèreté, de la facilité et de l'insouciance. L'Histoire se répète, mais ici il ne convient plus de comparer le nombre de chars Tigre avec celui des chars Renault, mais de prendre conscience qu'en tout point, notre voisin à la structure fédérale, nous faisait encore la nique au point... de lui transférer nos malades !

Dans la stupeur générale, dans ce monde désormais à l'activité engourdie, on en oubliait le drame qui se nouait dans les EHPAD. Est-il besoin d'insister...

Braves gens à ce stade du récit, je dois vous entretenir d'un autre changement de pied tout aussi radical que le précédent.

Voilà, ce nouveau monde qui n'avait pu jusqu'alors, en dépit de ses velléités affichées de réformes, que modifier le droit du travail par cette entorse démocratique que sont les ordonnances, qui s'était jour après jour heurté au caractère gaulois du peuple, qui contre vents et marées nourrissait inlassablement le rêve d'ériger la France en Nation start-up, socialiser l'économie comme jamais. Le pays confiné, c'était l'offre et la demande artificiellement stoppées, c'était la négation de l'économie. Braves gens, gardez votre calme que je puisse poursuivre mon récit... Alors, ce fut pour les défenseurs du dogme des 3 %, pour les docteurs de Bercy, pour les orthodoxes de tous poils, l'argent facile, l'argent hélicoptère, un open-bar financier. Au nom d'un « *quoi qu'il en coûte* », on nationalisa sans coup férir les salaires, on pensa même dans un moment d'égarement nationaliser quelques entreprises emblématiques, on



subventionna en masse, des secteurs entiers, les entreprises, les petits commerces. En un mot, on élaborait dans la précipitation une thérapie « couteau suisse » à fronts renversés... Les finances publiques ne généraient plus des trous, mais des gouffres... Les chiffres devenaient fous. Les archevêques de la pensée unique, ceux pour qui, quoi qu'il arrive, « *Paris vaut bien une messe*<sup>19</sup> », trouvaient certes la situation inédite, mais très loin d'être paradoxale. Mieux, c'était comme un ajustement automatique, une adaptation nécessaire, en quelque sorte une chance. « *Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent*<sup>20</sup> » ... Les taux bas permettaient tout ! Et surtout une dette perpétuelle ! Il eût été fautif de ne pas en profiter pour réutiliser cyniquement les vieilles ficelles de l'ancien monde qu'on avait vigoureusement clouées

<sup>19</sup> Henri IV. 25 juillet 1593.

<sup>20</sup> Edgar Faure.

au pilori quelque temps auparavant... L'État sans pour autant redevenir stratège était omniprésent, il se transformait en guichet de bienfaisance, on oubliait définitivement Cortés<sup>21</sup> !

Braves gens encore un mot et pas des moindres... Le virus que personne n'arrivait à modéliser avait chamboulé le monde au point de changer nos vies. Il avait contraint les responsables gouvernementaux à annuler le championnat du monde de pâté en croûte, à ajourner celui de l'andouillette, en d'autres termes à attaquer les fondamentaux de notre civilisation, mais plus encore, il était en train de changer notre vision du monde. Oui, vous avez bien entendu braves gens, notre vision du monde. Ici, permettez-moi de faire appel à votre mémoire...

<sup>21</sup> « *Brûlez nos vaisseaux* ».

Dans ce monde qui n'en croyait ni ses oreilles et encore moins ses yeux, qui en perdait son latin<sup>22</sup>, une révolution était née. Une révolution tranquille, sans meneur ni leader. Une révolution de la survie, celle de la Protection sociale et plus encore celle des valeurs qu'elle embarque avec elle, celles d'un humanisme du quotidien, de la sécurisation de l'incertain, de l'efficacité, de la fraternité...

Cette Protection sociale, ce patrimoine, d'abord des pauvres, de ceux qui n'en ont pas d'autres, de tous ensuite sans exception, trop longtemps remis en cause au point de vouloir détricoter l'œuvre des Laroque et Croizat et de leurs inspireurs, généraux du « *peuple*

<sup>22</sup> Formule usuelle dans l'ancien monde pour signifier que l'utilisateur de cette formule avait perdu ses repères nécessaires à l'émission d'un jugement. Abandonné dans le nouveau monde puisque le latin avait été remplacé par des cours de bien-pensance.

*de la nuit*<sup>23</sup> », sous prétexte de soutenabilité budgétaire, comprenez d'insoutenabilité, apparaît désormais à chacun comme l'étape aboutie d'une civilisation mettant l'Homme au centre de ses préoccupations. En soignant gratuitement « sans condition de ressources », en « nationalisant » les salaires en cette période d'inactivité, en prorogeant autant que faire se peut les indemnisations des privés d'emploi et des acteurs du spectacle vivant, en aidant entreprises et entrepreneurs, petits commerces, et même autoentrepreneurs, on hissait – qui l'eût cru ? – au rang de Défense nationale cette soi-disant coûteuse, inefficace Protection sociale cause d'un coût trop élevé du travail, trop peu incitative à la reprise du travail, mère finalement de toutes nos difficultés économiques et peut-être de

<sup>23</sup> Malraux. Discours de « Panthéonisation » de Jean Moulin. 1964.

tous nos vices... Le « social bashing » prenait fin par cet invraisemblable effet papillon.

Que serions-nous devenus sans Kahnweiler, se demandait au soir de sa vie, Picasso ? Demandez-vous, braves gens, ce que nous serions devenus sans Protection sociale, sans ce filet de sécurité qui non seulement nous permet de ne « *pas courber l'échine*<sup>24</sup> », mais qui est, à la surprise générale, venu en soutien massif de l'économie en adoucissant les lendemains incertains en leur conférant un caractère moins rigoureux...

Braves gens, méditez cette leçon, celle que vient de donner à sa façon le monde de l'invisible à notre monde boursouflé de prétention, crispé sur ses fausses certitudes,

<sup>24</sup> René Teulade (1931-2014). Ministre des Affaires sociales et de l'intégration de 1992 à 1999. Pierre Bérégovoy (1925-1993). Premier ministre. François Mitterrand (1916-1996) président de la République.

prétentieux de sa petitesse... Cette leçon, c'est celle qui confère à la Protection sociale l'heureuse qualité d'investissement, celle qui évacue enfin du débat public sa honteuse qualification de charges. C'est la réconciliation inespérée, mais tant attendue de l'économie et de la Protection sociale, indispensable pour la nécessaire consolidation de notre Pacte républicain. C'est enfin celle de la reconnaissance irréversible de ces « *investissements sociaux* » désignés dès 1963 par le fondateur de la V<sup>e</sup> République<sup>25</sup> et qualifiés comme « *des biens et des services qui doivent être placés en dehors des lois du marché* » par

<sup>25</sup> « *C'est tout simplement la transformation de notre pays suivant ce que commande la civilisation moderne. Transformation qui s'applique d'abord à la condition de l'Homme. D'où la nécessité de ces investissements sociaux qui s'appellent l'éducation, le logement, l'hospitalisation... soit par l'aménagement de son activité et de son administration sur son propre territoire...* ». Conseil des ministres. 14 janvier 1963.

l'actuel titulaire de la charge... La boucle est bouclée !

Après les jours sans fin du confinement, un sentiment de libération et d'insouciance avait fait oublier gestes barrières et distanciation sociale. Plus grave encore, on venait à en oublier que le virus était toujours là et qu'il n'avait pas dit son dernier mot. Bref, quelques mois plus tard, il a fallu se rendre à l'évidence. Il a fallu reconfiner, une deuxième vague était annoncée plus haute, plus monstrueuse que la première.

La mise en sommeil, certes moins drastique que la première fois, de l'économie, commençait à inquiéter tant l'exécutif que tous les acteurs économiques. Récemment nommé à la tête d'un Commissariat au plan sans grande ambition, son Commissaire général, habitué depuis fort longtemps aux

turpitudes de l'arène politique, se faisait, contrairement à ses habitudes, silencieux. Braves gens, sachez qu'en période de crise, le silence est toujours source d'angoisse au sein d'une société qui klaxonne en permanence sans raison...

La société était en proie à de violentes sautes d'humeur. Comprenez braves gens, qu'entre la peur d'être victime de cette Covid, le besoin de retrouver une liberté naturelle, celle d'aller et venir sans attestation, c'est-à-dire sans motif réel et sérieux, de retrouver une vie sociale indispensable pour le psychisme de chacun, de travailler « normalement », c'est-à-dire sans cette fausse solution qui créait plus de problèmes qu'elle n'en résolvait tant à court terme qu'à moyen terme, le télétravail, un léger sentiment de révolte ourdit. Après le spectacle vivant, les salles de cinéma, le petit commerce était durement touché et



les librairies qui comme nos « *bibliothèques sont des usines à rêves*<sup>26</sup> » restaient fermées, jugées non essentielles. Chacun ressentait un profond malaise. Car chacun savait sans pouvoir l'exprimer clairement que « *la culture, dans notre monde moderne, ce n'est pas seulement un refuge et une consolation au milieu d'un temps qui est essentiellement mécanique, matérialiste et précipité. C'est aussi la condition de notre civilisation, parce que, si moderne qu'elle puisse être, et plus moderne encore qu'elle doive être, c'est toujours l'esprit qui la commandera*<sup>27</sup> ». ».

Braves gens, à cet instant, il fallait agir. Il fallait montrer que gouverner, c'était prévoir. On ne l'avait que trop oublié ! Le ministre du monde nouveau, ministre d'État sur

<sup>26</sup> Jean Cocteau.

<sup>27</sup> Charles de Gaulle. 15 mai 1965. Inauguration de la première maison de la culture.

qui reposait une très lourde responsabilité, puisqu'il était missionné par le président de la République en personne pour mettre en marche la transition entre l'ancien monde et le nouveau monde était en proie à de sérieux doutes. Encore très jeune pour de telles responsabilités, il ne connaissait que le succès. Issu de la bonne bourgeoisie de province, armé par des études classiques effectuées chez les jésuites, il était sorti major de la promotion « Darry Cowl » d'une grande école qui dispensait quotidiennement à ses élèves qu'administrer était plus efficace que gérer. Amateur de littérature, épris de philosophie, il savait mieux que quiconque que « *toute raison de croire est une raison de douter* ». Persuadé que si la destruction est par essence créatrice, il était pour autant convaincu que le doute était le meilleur stimulant pour renverser la table<sup>28</sup>. Au sein de son cabinet,

<sup>28</sup> Expression de l'ancien monde remplacé dans le nouveau par « changer de logiciel ».

ses collaboratrices et collaborateurs étaient « *trop, beaucoup trop dans le système* » pour oser proposer autre chose que les sempiternelles rustines et lignes Maginot qui, depuis la fin des Trente Glorieuses, constituaient la panoplie de pétards mouillés pour résoudre la crise qui comme la dette désormais était devenue perpétuelle. Le « complexe » avait ringardisé le « compliqué » !

Chaque jour, il arrivait tôt au ministère du temps nouveau. Il aimait lire, avant de recevoir son directeur de cabinet à l'allure d'un Rubempré désormais aigri, la revue de presse dans le silence de son bureau qui lui offrait une des plus belles vues de Paris. En ce 16 décembre, Paris était envahi par un brouillard cotonneux qui rendait le confort de son cadre de travail plus agréable encore. Bien que n'étant pas économiste de formation, il avait toujours aimé étudier les grandes

théories économiques, déceler leur faiblesse, mettre en évidence leur apport à l'histoire des idées, et quelquefois oser les critiquer. C'est ainsi qu'il lisait toujours *Les Échos* non pas comme un pensum, mais comme un agréable moment. Son attention fut attirée en ce jour de conseil des ministres par un article de Julien Damon<sup>29</sup> qui décrivait par le menu les travaux du CRAPS<sup>30</sup>, ce think tank dédié à la Protection sociale, et critiquait en des termes élogieux non seulement ses travaux, mais une de ses dernières publications : « *Qui veut tuer les mutuelles ?*<sup>31</sup> »

Dans un mouvement spontané, digne de celui d'un félin en chasse, il décrocha le

<sup>29</sup> En réalité, publié dans *Les Échos* le 16 juin 2020.

<sup>30</sup> Cercle de recherche et d'analyse sur la protection sociale.

<sup>31</sup> Louis Dominici, ancien Ambassadeur de France, président de la Mutuelle des affaires étrangères et européennes et Patrice Corbin, conseiller maître honoraire à la Cour des comptes. *Qui veut tuer les mutuelles ?* Éditions du CRAPS. 2020.

téléphone pour demander à sa secrétaire de le mettre en relation avec le directeur général dudit think tank.

– Allô, Monsieur le directeur général ?

– Oui madame.

– Bonjour monsieur le directeur général, je vous passe monsieur le ministre d'État,

– Merci madame...

– Monsieur le directeur général bonjour. J'irai droit au but. Vous connaissez les termes de ma mission et, dans ce cadre, je souhaite présenter rapidement au président de la République, avant un nécessaire débat parlementaire, un plan pluriannuel qui, d'une part doit mettre fin aux errements passés, ceux du néolibéralisme, de cette abominable

velléité de détricoter l'apport de nos anciens en termes sociaux, mais plus encore, d'autre part, consolider les acquis sociaux que la crise sanitaire nous a indirectement apportés. C'est dans ce cadre que j'en appelle à vous. Mon directeur de cabinet, un garçon intelligent, croyez-le bien, m'a rapidement « briefé » sur la raison d'être du CRAPS, sur la pertinence de sa réflexion, la qualité de ses travaux... impressionnant, vraiment, bravo ! J'aimerais donc étudier la façon avec laquelle vous pourriez, vous et vos collaborateurs, vos experts et bien sûr vos partenaires, enrichir ma réflexion...

– Monsieur le ministre d'État, permettez-moi de vous dire au nom de toutes celles et ceux qui à des registres divers participent et soutiennent les travaux du CRAPS, combien votre initiative est un honneur aux allures de reconnaissance et d'encouragement.

Pour ce qui concerne votre question, bien évidemment, nous acceptons de participer à la réflexion menée par votre ministère, c'est précisément notre vocation ! Bien sûr et avec enthousiasme ! D'autant que pour l'année qui arrive notre programme de travail est d'ores et déjà arrêté... Quand, monsieur le ministre, « *financer le social n'est plus une charge, mais un investissement, c'est alors un nouveau modèle qui devient possible*<sup>32</sup> ». Quand la Protection sociale devient un vecteur de croissance économique, alors le « *pognon de dingue* » devient non pas gabe-gie, mais exigence. C'est pourquoi le CRAPS lancera dès le début de l'année prochaine une série de douze petits-déjeuners réunissant économistes, politiques, praticiens...

<sup>32</sup> Michel Monier. Ex-directeur général adjoint de l'Unédic. Co-auteur avec Hervé Chapron de : *5 leçons pour penser le social au XXI<sup>e</sup> siècle*. Préface de Patrice Corbin. Conseiller maître honoraire à la Cour des comptes. Éditions du CRAPS. 2020.

pour dégager des pistes d'action qui seront publiées dans un ouvrage de synthèse...

– Monsieur le directeur général, c'est entendu ! Mon directeur de cabinet reprendra contact avec vous pour arrêter les modalités de la mise en œuvre de notre réflexion commune. Je m'en réjouis et j'en toucherai un mot au président de la République à l'issue du conseil des ministres... en attendant, je vous adresse tous mes vœux pour cette nouvelle année, partagez-les avec toute votre équipe et tous vos partenaires et administrateurs. Que 2021 soit l'année du renouveau de notre Pacte social...

Immédiatement, le directeur général du CRAPS téléphona à son président pour lui faire part de l'intervention du ministre. Ravi, le président fit part de son étonnement devant la convergence de la réflexion du mi-



nistre et le programme d'études du CRAPS pour cette année 2021 :

– Le hasard fait bien les choses, mon cher directeur général...

– Monsieur le président, ce n'est pas le hasard puisque l'imprévu n'existe pas. Phileas Fogg a toujours eu raison...

– ...

– ... Allô? ... Allô? ... Monsieur le président ?



Édité par le  
Cercle de Recherche et d'Analyse sur la Protection Sociale  
(CRAPS)  
45 rue Boissy d'Anglas  
75008 Paris

Tous droits réservés.

Toute reproduction ou transmission, même partielle, sous  
quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation  
écrite du détenteur des droits.

N°ISBN : 978-2-492470-01-1

Achévé d'imprimer en décembre 2020  
par Imprimerie Guillotte - LAVAL



© CRAPS, 2020



## *Remerciements*

*Le CRAPS remercie très chaleureusement Hervé Chapron pour ce recueil de nouvelles exceptionnel qui, nous l'espérons, vous sera agréable!*

*À toutes et à tous, nous vous souhaitons une belle année 2023, de débats, de réflexions, mais aussi de cohésion et de fraternité.*

*Ensemble, portons cette idée d'avenir qu'est la Protection sociale !*





Édité par le  
Cercle de Recherche et d'Analyse sur la Protection Sociale  
(CRAPS)  
45 rue Boissy d'Anglas  
75008 Paris

Tous droits réservés.

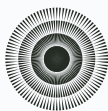
Toute reproduction ou transmission, même partielle, sous  
quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation  
écrite du détenteur des droits.

N°ISBN : 978-2-492470-16-5

Achévé d'imprimer en décembre 2022  
par Industria - PARIS



© CRAPS, 2022



**CHAPRON**  
HERVÉ

## *VOYAGE DANS L'HISTOIRE* **DE LA PROTECTION SOCIALE**

La Protection sociale : un machin coûteux, inefficace, en un mot une charge ! Ben voyons ! La Protection sociale est un progrès social, plus encore humaniste ! La Protection sociale est pour un pays un moteur de modernité ! Disons-le, affirmons-le preuve à l'appui...

Puisque le débat public ignore cette exception française, parlons-en sur un mode peu ordinaire, avec légèreté certes mais avec conviction, à travers trois nouvelles pour une idée simple mais fondamentale : la Protection sociale est une idée d'avenir !

À toutes celles et ceux qui ont aidé et participé aux travaux du CRAPS, qui l'ont soutenu tout au long de l'année qui s'achève, le CRAPS est heureux de leur adresser ce recueil. Puissent-ils, en le lisant, être persuadés que la Protection sociale est libératrice pour l'Homme.